

L'HONNETE CRIMINEL,

DRAME.

EN CINQ ACTES,

ET EN VERS.

de sa société

Par M. FENOUILLOT DE FALBAIRE.

Illi solatium est pro honesto dura tolerare, & ad causam patientia respicit.

SENEC. De Providentiâ.

Se trouve à le répertoire du Théâtre françois.



A PARIS,
Chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

M. DCC. LXXVII.



ACTEURS.

Le Comte D'ANPLACE, Commandant des Galeres.

CECILE, veuve de M. d'Orfeuil, riche Négociant.

ANDRÉ, galerien.

M. D'OBLAN.

AMELIE, amie de Cécile,

LISIMON, vieillard.

FRONTIN, } Laquais de Cécile.
PERNELLE, }

Un Laquais du Comte.

La Scène est à Toulon sur le bord de la mer.



L'HONNETE CRIMINEL,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente la mer dans le fond, avec la partie d'une Galere dons le reſte eſt caché. On voit à gauche la maiſon où loge Cécile & Amélie, & à droite celle du Commandant.

SCENE PREMIERE.

ANDRÉ, *ſeul ſur le rivage.*

LE lever du Soleil, en ce brillant lointain,
Ne m'a jamais ſemblé ſi beau que ce matin.
La mer paroît tranquille, & le ciel ſans nuage
Promet aux matelots un jour exempt d'orage . . .
Pour moi ſeul ſur la terre il n'eſt plus de beaux jours!
Que ſert le calme, hélas! quand on a fait naufrage?
J'ai tout perdu; l'eſpoir m'eſt ravi pour toujours.
Dieu qui vois mes tourmens, tu ſais ſi j'en murmure!
Signe honteux du crime & ſon vil châtiment,
Cette chaîne eſt bien chere à mon cœur innocent.
J'aime à ſentir ſon poids. La vertu, la nature
Répandent ſur mes maux un charme conſolant.
Non, ce n'eſt pas ſur moi c'eſt ſur vous que je pleure,
O pere infortuné! vous dont juſqu'à cette heure
J'ignore le deſtin . . . ſans doute il eſt affreux.
Pauvre, errant, fugitif, mon pere ~~malheureux~~

Traîne en quelque désert sa languissante vie ...
Ou bien dans l'amertume il l'a déjà finie.
Oui, depuis que je suis enchaîné sur ce bord,
S'il n'eût pas succombé sous ses peines cruelles,
Sans doute j'aurois eu de lui quelques nouvelles :
Mais mon pere n'est plus, mon pauvre pere est mort.
Que fait donc à présent ma déplorable mere ?
Assise sur sa tombe, remplissant l'air de cris,
Sans appui, sans secours au sein de la misere,
Peut-être en ce moment elle appelle son fils.
Elle l'appelle en vain ! . . . ô regrets ! ô tendresse !
Quelle main prendra soin de sa triste vieillesse ?
Si je pouvois du moins lui faire parvenir
Le peu d'argent qu'ici, depuis mon esclavage,
J'ai par un long travail gagné sur ce rivage ! . . .
A qui m'adresserai-je, & comment découvrir ? . . .
Dans la compassion les malheureux esperent,
Mais au bruit de nos fers la pitié semble fuir ;
A notre approche, hélas ! tous les cœurs se resserrent,
Et se font un devoir de ne pas s'attendrir !
Cherchons pourtant encor quelque étranger peut-être
Plus sensible . . . .

SCENE II.

Le Comte d'ANPLACE, ANDRÉ, un laquais du Comte.

LE COMTE, *à son laquais.*

AUssi-tôt qu'on le verra paroître,
(*Au Galérien.*)
Viens m'avertir. Et toi, retourne sur ton bord.
Tu ne peux aujourd'hui travailler sur le port.
De la Marine ici j'attends deux Commissaires
Qui viennent de Toulon visiter les Galeres.
André, sois à ton banc comme tous les forçats,
Mais songe qu'avec eux je ne te confonds pas.
(*André sort.*)

SCENE III.

LE COMTE, *seul.*

AH ! je vais donc revoir ma charmante Amélie !
Et je dois ce bonheur à son aimable amie !
Elles sont en lieux ! voyage fortuné,

Que croit à peine encor mon esprit étonné !
Jour heureux ! Je vais être aux pieds de ce que j'aime ?
O chere amante ! ô vous dont la tendresse extrême,
Refusant pour moi seul les plus riches partis,
Conserve à mon amour un cœur d'un si grand prix,
Quand pourrons-nous enfin unir nos destinées !
En vain nous nous aimons : hélas ! malgré nos feux,
Il passera peut-être encor bien des années,
Avant qu'un doux lien puisse combler nos vœux.
Oncle injuste ! . . . oui, c'est lui, son préjugé barbare
Qui seul, tant qu'il vivra, nous retient, nous sépare. . .
Il me vend cher les biens qu'il prétend me donner !
Elle n'est pas noble ! elle ? Amélie : ô blasphême !
La noblesse n'est rien, ou c'est la vertu même.
Je gémis quand j'entends ainsi déraisonner,
Quand jè vois la sottise (& tout le monde y tombe)
De consulter les morts, de fouiller dans leur tombe,
Pour savoir si l'on doit estimer les vivans.
Des cadavres pourtant n'illustrent pas les gens ;
Ils n'y font rien, sur tout lorsque l'on se marie,
Quoi ! l'on me soutiendra que je me mésalie,
En épousant les mœurs, la vertu, la beauté ?
Et l'orgueil n'inventa la vaine qualité,
Que pour y suppléer & la mettre à leur place.

SCENE IV.

LE COMTE, CECILE, AMELIE, FRONTIN.

AMÉLIE, *sortant avec Cécile.*

IL s'attend peu sans doute à nous voir si matin ?
Il sera bien surpris.

CECILE, *à son laquais.*

Entendez-vous, Frontin ?
Allez de notre part dire au Comte d'Arplace
Qu'il peut venir nous joindre, & qu'on l'attend ici.

FRONTIN.

Je crois qu'il me prévient, Madame, le voici.

AMELIE, *vivement.*

C'est lui-même.

CECILE, *au laquais.*

Il suffit, laissez-nous.

LE COMTE, *prenant la main de Cécile & la baisant.*

Ah ! Madame !
Que ne vous dois-je point, & quels remerciemens
Pourront . . . l'expression manque à mes sentimens.
Je peindrois mal tous ceux qui remplissent mon ame;
(*Montrant Amélie*)

Mais tournez ſeulement les yeux, regardez-là,
Et jugez de l'excès de ma reconnoiſſance ;
Tout l'accroît, ce voyage, & cette diligence !
Quoi ! ſi tard arrivée, & je vous vois déjà ?
De la route pourtant vous deviez être laſſe :
La chaleur, l'équipage, enfin tout le tracas ...

CECILE.

Qui vient voir ſes amis ne ſe fatigue pas,
Ou l'on eſt délaſſé ſi-tôt qu'on les embraſſe.

LE COMTE.

Vous n'en pouvez douter, l'amitié dans ces lieux
Partage avec l'amour mon cœur entre vous d'eux.
C'eſt donc vous que je vois, c'eſt vous, belle Amélie !
A vos genoux enfin je puis ...

AMELIE, *ſe jettant au cou de Cécile.*

O mon amie !
Cachez dans votre ſein mon trouble & ma rougeur.

CECILE.

Et pourquoi donc rougir ? Vous faut-il avoir honte
D'une innocente ardeur que mérite le Comte ?
Pourquoi voudriez-vous lui cacher ſon bonheur ?
De tous les ſentimens qu'inſpire la nature,
L'amour eſt le plus beau, quand la vertu l'épure.

AMELIE.

Ah ! qu'il connoît aſſez à quel point il m'eſt cher ?
Pour lui ſecrétement prévenue, attendrie,
A répondre à ſes feux par vous-même enhardie,
Mon cœur avec le ſien dès long temps s'eſt ouvert,
Vous me l'aviez permis. O ma chere Cécile !
O vous, ma protectrice & mon unique aſyle !
Vos bontés m'arrachant au plus funeſte ſort.
M'ont rendu les parens que me ravit la mort.
Vous faites plus pour moi qu'une ſœur, qu'une mere.
Indulgente, attentive, à tous mes vœux hélas !
Vos généreuſes mains ...

CECILE.

Y penſez-vous, ma chere !
Eh quoi ! vous me louez ! ne nous aimons-nous pas ?
Tout eſt dit. D'autres ſoins m'ont amenée :
Je viens pour y conclure enfin votre hyménée.
Je veux, il en eſt temps, vous donner pour époux,
Un amant vertueux & ſi digne de vous.

AMELIE.

Qui, moi ? qu'avec le Comte à préſent je m'engage ?
Sans fortune, ſans nom, par d'imprudens liens
Je le ferois encor déshériter des ſiens ?
Moi ! je voudrois ...

LE COMTE.

Madame, il n'eſt point d'avantage
Que je ne ſacrifie, & je renonce aux biens ...

AMELIE.

Quand à ce sacrifice un amant se résigne,
Celle qui le permet en est toujours indigne.
Non, je vous aime trop.

LE COMTE.

Si je ne consultois
Que mon propre penchant, que mes desirs secrets,
Je vous presserois plus de daigner vous y-rendre ;
Mais j'hésite, il est vrai, je crains en ce moment
De ne pouvoir vous faire un sort assez brillant,
Mon oncle est vieux, peut-être il vaudroit mieux attendre.

CECILE.

Parens durs & cruels qui nous tyrannisez,
Vous en voyez le prix ! Trouvez-vous donc des charmes
A secher par avance, à prévenir les larmes
Dont vos tombeaux un jour devoient être arrosés ;

(*Au Comte.*)

Monsieur, vous n'attendrez le trépas de personne
Pour vivre heureux. Je crois que de votre oncle au plus
Vous pourriez à sa mort avoir cent mille écus ?
C'est où va sa fortune. Eh bien, moi je les donne
En dot à mon amie... Oui, je rends grace aux Cieux
D'être riche en ce jour, d'avoir en héritage
Eu des biens dont je puis faire un si digne usage.
C'est en les partageant qu'on en jouit le mieux.

AMELIE.

Tant de bonté m'accable autant qu'elle me flatte.
Vous voulez, malgré moi, me forcer d'être ingrate.
Que faire pour répondre à de si grands bienfaits.

CECILE.

Rien que les accepter, & n'en parler jamais.

AMELIE.

Non, l'honneur, le devoir me défend l'un & l'autre.
C'est à mon amitié de modérer la vôtre ;
D'en arrêter l'excès sans jamais l'oublier,
De refuser vos dons & de les publier.
Je ne recevrai point....

CECILE.

Arrêtez, Amélie ;
Vos refus blesseroient le cœur de votre amie...
Hâtons-nous d'assurer votre félicité. (*A part.*)
Vous savez que bien-tôt... Hélas ! trop tôt peut-être !
Il faudra que j'engage aussi ma liberté.
Mais avant de la perdre entre les bras d'un maître,
J'aurois la joie au moins d'en avoir dans ces lieux
Fait un dernier usage en faveur de vous deux.

AMELIE.

Trop généreuse amie !

LE COMTE.

O femme incomparable !

Sexe toujours charmant, & ſouvent adorable !
(Ils prennent chacun une main de Cécile & la baiſent avec tranſport.)

CECILE.

Modérez ces tranſports, vous ne me devez rien :
On travaille pour ſoi lorſque l'on fait le bien.
Aimez-vous, aimez-moi ; c'eſt le prix qu'oſe attendre . . .

SCENE V.

LE COMTE, CECILE, AMELIE, un laquais du Comte.

LE LAQUAIS.

ILs arrivent, Monſieur, ils viennent de deſcendre
Au logis que pour eux on a fait préparer.

LE COMTE, *à Cécile, & à Amélie.*

De vous quelques momens il faut me ſéparer ;
Vous me le permettez. Ce ſont des Commiſſaires
Envoyés par la cour. Je ne tarderai gueres
(à Cécile, en baiſant la main d'Amélie.)
A venir vous rejoindre. Ah ! Madame, croyez
Qu'à jamais tous les deux nous ſommes à vos pieds.

SCENE VI.

CECILE, AMELIE.

AMELIE.

EH quoi ! vous ſoupirez ? toujours triſte, rêveuſe,
Vous faites mon bonheur, & n'êtes pas heureuſe ?
Vos larmes, malgré vous, ſont prêtes à couler ;
Vous avez des chagrins que vous voulez céler.

CECILE.

Tout le monde a les ſiens, c'eſt notre deſtinée.

AMELIE.

Et pourquoi dans mon ſein craignez vous d'épancher
Ceux qui vous font gémir ? d'où vient me le cacher ?
Plus que vous-même, hélas ! je ſuis infortunée,
Si vous ne les oſez confier à ma foi,
Vous ſoupçonnez mon cœur, & vous doutez de moi.
N'eſt-ce que par des dons qu'on prouve ſa tendreſſe,
Ah ! c'eſt votre douleur, & non votre richeſſe,
Que ma vive amitié demande à partager.
Le récit de vos maux pourroit les ſoulager.

Senſible

Senſible également, notre ame ſe reſſemble ;
Pour conſolation nous pleurerons enſemble.

CECILE.

Eh bien, ce ſont vos feux, votre raviſſement.
C'eſt de votre bonheur le ſpectacle touchant.
Qui vient de m'attendrir. Ma chere, à cette vue.
(Pour le cacher, hélas! j'ai fait de vains efforts.)
Mes ſens ſe ſont troublés, mon ame s'eſt émue,
Ah! je ne goûterai jamais ces doux transports.
Par des devoirs cruels en tout temps entraînée.
Je fus à l'infortune en naiſſant condamnée.

AMÉLIE.

Mais ſi Monſieur d'Olban n'eſt pas de votre goût;
Si vous ne l'aimez point, qui vous force après tout
A l'épouſer? De vous n'êtes-vous pas maîtreſſe?

CECILE.

Je ne ſais : je voudrois remplir les derniers vœux
D'un époux qui pour moi montra tant de tendreſſe,
Avant que pour toujours la mort fermât ſes yeux,
» De mes biens, me dit-il, je vous fais héritiere :
» J'ai pourtant un neveu, mais Cécile, j'eſpere
» Que peut-être à ſon ſort uniſſant vos deſtins,
» Vous lui rendrez ces biens que je laiſſe en vos mains;
» Puiſſe mon cher d'Olban vous aimer & vous plaire!

AMÉLIE.

Soit. Mais à vous toucher s'il n'eſt point parvenu,
Vous n'êtes engagée à rien, la choſe eſt claire.
Au fond de l'Amérique il a long-temps vécu ;
Et rendu miſantrope en ce climat ſauvage,
Il en a pris les mœurs.

CECILE.

Il n'en eſt revenu
Qu'afin de m'épouſer.

AMÉLIE.

Non : ſans ce mariage
Ses affaires toujours exigeoient le voyage.
On lui faiſoit déja ce terrible procès...

CECILE.

Il en attend la fin ; pour preſſer davantage
Notre union.

AMÉLIE.

On dit que pour lui le ſuccès
Semble encor très-douteux.

CECILE.

Et moi, j'en répondrois;
Je crois Monſieur d'Olban vraiment irréprochable,
Tout ſon crime eſt d'avoir réprimé des abus
Qu'il n'eût pu tolérer ſans ſe rendre coupable,
Et ſes accuſateurs ſont des fripons connus.

AMÉLIE.

N'importe. A-t-il daigné voir feulement un Juge ?
Il a des fentimens bons avant le déluge ;
Mais qui font à préfent un vice capital.
De cet efprit gothique il fe trouvera mal.

CECILE.

Je ne hais pourtant pas en lui ce caractere.
Il a je ne fais quoi d'affez conforme au mien.
Sa rudeffe eft l'effet d'une franchife auftere,
S'il n'eft homme du monde, il eft homme de bien;
Ainfi qu'envers autrui, pour lui-même rigide,
Sa vertu fans vernis eft âpre, mais folide.
Je l'eftime, & peut-etre au gré de fon defir
Eût-il pu m'infpirer un fentiment plus tendre,
Si mon cœur à l'amour pouvoit encor s'ouvrir.

AMÉLIE.

A ce deuil éternel je ne peux rien comprendre;
Car de foixante ans votre époux approchoit,
Et c'eft un âge enfin fi différent du vôtre ?
Vous n'aviez point du tout été faits l'un pour l'autre.

CECILE.

Ma rougeur t'en dit trop : apprend donc un fecret
Qui doit être couvert d'un éternel filence.
Et qu'à ton amitié je taifois à regret.
J'ai pleuré mon mari ; mais la reconnoiffance,
Les devoirs feuls, ma chere, ont caufé ma douleur.
Quand j'époufai d'Orfeuil la volonté d'un pere
Me fit de cet hymen un malheur néceffaire :
On ne donna ma main qu'en déchirant mon cœur.

AMÉLIE.

Voilà donc le fujet de la mélancolie
Dont le fombre nuage obfcurcit vos beaux jours.
Peut-être d'autres feux votre ame alors remplie.....

CECILE.

Ils ne font pas éteints, & j'en brûle toujours.
Quand on aime une fois, n'eft-ce pas pour la vie ?
Je ne fuis point coupable. Hélas ! par mes parens
Cet amour malheureux fut approuvé long-temps.
Ils étoient établis au fein d'une province,
Où beaucoup d'habitans encore féparés
De la Religon, de l'Etat & du Prince,
Dans la nuit de l'erreur demeurent égarés.
En vain au changement tout chez nous les invite ;
Ils s'obftinent à fuivre une fecte profcrite.
Par hafard avec nous dans la même maifon
Demeuroit un Miniftre appellé Lifimon.
C'étoit un homme droit, fimple, aimant fa patrie ;
Zélé pour fon parti, l'avouant fans détour.
Le foin de rendre heureufe une époufe chérie,
Et d'élever un fils, feul fruit de leur amour,

Lui faisoit auprès d'eux, dans sa retraite obscure,
Goûter ce charme doux qu'a toujours la nature :
Seulement de leurs bras s'arrachant quelquefois,
En des lieux écartés il alloit à ses freres
Prêcher la patience, & réunir leur voix
Pour faire ensemble au Ciel d'innocentes prieres.
S'il n'eût eu des vertus, hélas ! qu'aurions-nous fait ?
Un Seigneur opulent de notre voisinage,
Pour qui depuis long-temps mon pere travailloit,
Mourut sans le payer.

AMÉLIE.

C'est assez-là l'usage
Etabli chez les grands.

CECILE.

Tous les biens qu'il laissoit
Etoient substitués. Un héritier avare,
Envers les créanciers usa d'un droit barbare,
Et leur fit perdre à tous ce qui leur étoit dû.
Mon pere ruiné par ce coup imprévu,
A ses engagemens ne put plus satisfaire.
Comme il devoit encor le prix de la matiere
Qu'il avoit mise en œuvre, on vint bientôt saisir
Ses meubles, ses effets, & jusqu'aux outils même
De sa profession.

AMÉLIE.

Vous me faites frémir.
Quoi ! l'ont eut, dites-vous, cette rigueur extrême...

CECILE.

Pour un pauvre artisan qu'avoient volé des grands.
J'étois bien jeune alors : de ces affreux instans
Je me souviens toujours. Ma mere assise à terre
Poussoit de longs sanglots; j'étois sur ses genoux,
Et je pleurois aussi de sa douleur amere,
Mon pere seul, debout, l'œil attaché sur nous,
Gardoit, en nous fixant un silence farouche.
Pas un mot, un soupir n'échappoit de sa bouche :
On eût dit qu'il avoit perdu le sentiment.
Quand Lisimon entra. » J'apprends en ce moment
» Vos malheurs, lui dit-il, consolez-vous mon frere ;
» Car, pour honorer Dieu de diverses façons,
» Nous n'en sommes pas moins enfans du même pere ;
» Et ce pere commun veut que nous nous aimions.
» Je viens pour vous offrir ce que la Providence
» A mis en mon pouvoir, un asyle & des soins :
» Venez chez moi. Mon sort est loin de l'opulence,
» Mais je peux quelque temps fournir à vos besoins,
» Et nous partagerons le peu que je possede,
» Jusqu'à ce qu'à vos maux trouvant quelque remede ?
» En votre ancien état on vous ait rétablis.
En finissant ces mots, qui m'ont été depuis
Répétés tant de fois, ses levres me sourirent,

Il me prit par la main & m'emmena chez lui,
Où mon pere & ma mere en pleurant nous suivirent.

AMÉLIE.

Ce que vous dites-là me paroît inoui.
Quoi! de tels sentimens ces gens seroient capables?
On me les avoit peints sous des traits effroyables.

CECILE.

On vous trompoit. Contre eux, on est trop prévenu;
En pleignant leurs erreurs, honorons leur vertu.
Il faut-être équitable.

AMÉLIE.

Achevez, je vous prie,
Un récit qui déja m'a si fort attendrie.
Que votre état, Madame, étoit triste & touchant!
Parlez: que fit enfin cet homme respectable?

CECILE.

Quoiqu'il fût pauvre aussi, son zele ~~charitable~~
Parvint à nous tirer d'un désastre si grand.
Il fit parmi les siens une quête abondante.
Qui, pour le réparer, fut plus que suffisante.
Mais de nos bienfaiteurs ne nous séparant plus.
Nous ne fîmes dès-lors qu'une même famille,
Et Lisimon sembla m'adopter pour sa fille,
Tandis que mes parens, à l'ouvrage assidus,
Travailloient l'ūn & l'autre, & par reconnoissance
Tâchoient d'entretenir leurs hôtes dans l'aisance;
Lisimon m'élevoit avec le jeune André.
C'est ainsi qu'on nommoit son fils, qui de mon âge...

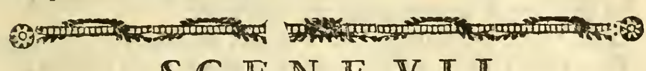
AMÉLIE.

J'entends. Un doux penchant...

CECILE.

Fut le fatal ouvrage
Du sort contre tous deux en secret conjuré.
Le Ministre entre nous partageoit sa tendresse.
Il n'étoit qu'un seul point où sa délicatesse
De m'instruire à ma mere avoit laissé l'emploi:
C'est la religon. Quoiqu'il aimât la sienne,
Il ne m'eût pas voulu faire quitter la mienne.
» Si l'homme, disoit-il, se trompe dans sa foi,
» L'erreur de la naissance avec le lait sucée,
» Paroîtra devant Dieu plus digne de pardon,
» Que celle que par le choix nous aurions embrassée.
Quand aux leçons des mœurs, de vertu, Lisimon
Nous les donnoit ensemble avec des soins extrêmes,
Et toujours pour tous deux elles étoient les mêmes.
Il n'est pas surprenant que par la même main
Deux cœurs ainsi formés s'attachent à la fin.
L'amitié, qui d'abord unissoit notre enfance,
S'accrut avec les ans & fit place à l'amour.
On approuvoit nos feux, & pour cette alliance

Nos parens de concert avoient fixé le jour;
Quand un soudain trépas nous enleva ma mere.
O mon Dieu! s'il est vrai que réprouvé du ciel
Cet hymen à tes yeux ait paru criminel,
N'étoit-ce qu'en frappant une tête si chere,
Que tu pouvois, hélas! rompre ces tristes nœuds?
Que ce coup fut cruel! dans le fond de mon ame
La plaie en saigne encore, & rien jamais....



SCENE VII.

CECILE, AMÉLIE, FRONTIN.

FRONTIN, *à Cécile.*

Madame,
Monsieur d'Olban arrive, & je viens en ces lieux
De voir un des ses gens. Il m'a dit que son maître
Le suivoit de fort près.

CECILE.

Qu'entends-je? je frémis.
Quoi d'Olban?...

FRONTIN.

Dans Toulon il est déja peut-être.

CECILE, *s'appuyant sur Amélie.*

Soutiens-moi je chancele, & tous mes sens saisis...

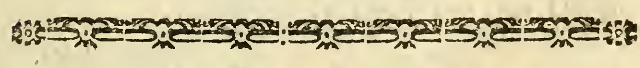
AMÉLIE.

Vous vous allarmez trop, soyez moins éperdue.

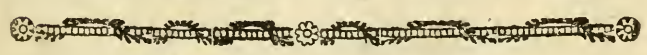
CECILE.

C'en est fait, mon amie; oui, oui je suis perdue.
Il vient pour m'épouser, son procès est fini;
Voici l'instant critique, il faut prendre un parti;
Le temps presse, il le faut. Rentrons, je suis tremblante:
Je ne sais que résoudre, & mon sort m'épouvante.

Fin du premier Acte.



ACTE II.



SCENE PREMIERE.

M. D'OLBAN *seul.*

Enfin, graces au Ciel, contre la race humaine
Le sort a pleinement justifié ma haine.

Qu'on vienne maintenant blâmer mes noirs chagrins;
Et, prenant le parti d'un ſiecle abominable,
Me demander en quoi je le trouve haïſſable,
Quel outrage il m'a fait, & pourquoi je m'en plains.
Ah! la perverſité qui regne ſur la terre
Eſt plus grande cent fois que je ne l'avois cru:
La grangrene eſt au cœur, & tout eſt corrompu.
L'équité n'eſt qu'un nom, l'honneur qu'une chimere,
Et la ſociété qu'un amas de brigands,
D'éffrontés ſcélérats & de fourbes rampans;
Des vertus qu'il a ſeul l'hon ête homme eſt victime,
Et ſuccombe toujours ſous les efforts du crime.

SCENE II.

M. D'OLBAN, le Comte D'ANPLACE.

LE COMTE *allant pour l'embraſſer.*

Oui le voilà lui-même... Ah! c'eſt de tout mon cœur,
Mon cher & digne ami...

D'OLBAN *ſe reculant.*

Votre ami? moi, Monſieur?
Non, je n'ai plus d'amis.

LE COMTE.

Que dis-tu? quel vertige?
Ne reconnois-tu pas?...

D'OLBAN.

Je n'en ai plus, vous dis-je;
Je ſuis ruiné.

LE COMTE.

Vous?

D'OLBAN.

Ruiné tout-à-fait.
Il ne me reſte rien, mon déſaſtre eſt complet.

LE COMTE.

Quoi! vous êtes jugé? votre affaire.....

D'OLBAN.

Eſt au diable.
Je voudrois que le monde & moi fuſſions après.

LE COMTE.

Votre procès pourtant ſembloit indubitable.

D'OLBAN.

Et l'aurois-je perdu, s'il eût été mauvais?
Malheur à l'innocent qui fur ſon droit ſe fonde!
L'injuſtice à préſent eſt la Reine du monde;
L'intrigue, l'intérêt en ſont le ſeul reſſort,
Le méchant prête à l'autre un infâme ſupport,
Et dans ce coupe-gorge où le vice s'accorde,

Qui n'eſt frippon, morbleu! court riſque de la corde.

LE COMTE, *en l'embraſſant.*

Embraſſons-nous, mon cher; va, crois-moi, ne dis plus
Qu'en ce triſte univers il n'eſt point de vertus.
Si du reſte du monde elles ſont exilées,
Au cœur de ton amante ont les voit raſſemblées.
Ah! ne plains pas ton ſort qui doit s'unir au ſien;
Elle a fait mon bonheur, peux-tu douter du tien?

D'OLBAN.

Comment?

LE COMTE, *vivement.*

A mon amour, elle donne Amélie,
La dote richement; de Paris n'eſt partie
Qu'afin de m'amener ſon amie en ces lieux,
De hâter un hymen où tendoient tous nos vœux,
De répandre ſur nous...

D'OLBAN.

Grace au ciel! ſur la terre
Il ſe fait donc encor quelque bonne action!
Je ne le croyois pas.

LE COMTE.

Ah! pour tous deux proſpere
Ce jour verra ſans doute une double union;
Et tu dois eſpérer...

D'OLBAN.

O Cécile! Cécile!
Vous ſeule me reſtez. Votre cœur eſt l'aſyle
Où fuyant des humains le commerce fatal,
Je trouverai le ciel ſur ce globe infernal.
Vous me pouvez encor faire chérir la vie.
Mais qui ſait après tout? Je ſuis ſi malheureux...
Peut-être qu'elle-même... On vient, c'eſt Amélie!
Je vous quitte.

LE COMTE.

Et pourquoi? quel motif à ſes yeux
Te fait...

D'OLBAN.

De mon malheur gardez de lui rien dire.
Il faut que ſon amie apprenne tout de moi;
Juſqu'au fond de ſon ame alors je ſaurai lire,
Je veux voir quel effet...

LE COMTE.

Eh bien, éloigne-toi.
Elle viendra bientôt; chez moi va t'en m'attendre,
Et j'irai t'avertir.

SCENE III.

LE COMTE, AMÉLIE.

LE COMTE.

A L'ardeur de mes feux
Rien ne s'oppoſe plus, & l'amant le plus tendre
Va donc auſſi, Madame, être le plus heureux.
Un nœud ſaint doit bientôt nous unir l'un & l'autre;
Et mon bonheur aura ſa ſource dans le votre.

AMÉLIE.

Ah! Monſieur, ce bonheur que nous nous promettons,
Sera toujours pour moi mêlangé d'amertume,
Tant que je verrai celle à qui nous le devons,
En proie à des chagrins dont l'excès la conſume.

LE COMTE.

Et quel peut donc, Madame, en être le ſujet?
Je vois que la fortune, ainſi que la nature,
De bienfaits à l'envi la comblent ſans meſure,

AMÉLIE.

Le ſort ſur tant de dons verſe un poiſon ſecret.
Cécile de ſon cœur m'a confié les peines,
L'hymen n'a plus pour lui que d'odieuſes chaînes;
Et de Monſieur d'Olban la pourſuite & l'amour
Sont de tous ſes tourmens le plus grand en ce jour.
C'eſt un fardeau cruel dont ſon ame oppreſſée
N'a pas la force encor de ſe débarraſſer.
Rendons lui ce ſervice: il vous faut efforcer
De réſoudre d'Olban à changer de penſée.
Vous êtes ſon ami; dites-lui franchement
Qu'il ne doit plus ſonger à cet engagement.
L'honnête homme jamais ne peut trouver des charmes
A des nœuds qu'une femme arroſe de ſes larmes.
Dites-lui....

LE COMTE.

Moi, Madame? Y penſez-vous, hélas!
Qu'au ſein de mon ami je porte le trépas!
Que dans le déſeſpoir je plonge un miſérable...
Que peut-être déja trop d'infortune accable?
Ah! que m'apprenez-vous? elle ne l'aime pas!
Ciel! voilà le ſeul coup qui lui reſtoit à craindre.
O malheureux ami!

AMELIE.

Cécile eſt plus à plaindre.
En un mot, il le faut? ne perdez point de tems:
Elle eſt encor livrée au trouble de ſes ſens:

Mais

Mais c'eſt à nous d'agir, &, ſans qu'elle le ſache,
Je veux qu'à cet état notre amitié l'arrache.
Je la vois; laiſſez-nous, & courez la ſervir.

LE COMTE *en s'en allant, tandis qu'Amelie va au devant de Cécile.*

Non, cet ordre eſt trop dur, je ne puis le remplir.
Je ne porterai point cette affreuſe nouvelle,
Il recevra trop tôt ſon atteinte mortelle.

SCENE IV.

AMELIE, CECILE.

CECILE.

IL eſt donc arrivé! l'on n'en peut plus douter.
Mais il vient vainement, je ſuis déterminée:
Oui! je le ſuis enfin Contre cet hyménée
Je ſens plus que jamais mon cœur ſe revolter.
Je ne puis: ſur ma main qu'il ceſſe de compter.
Je lui découvrirai les ſecrets de mon ame.
Il verra qu'attachée à ſa premiere flamme,
Par un charme plus fort que le tems & que moi,
Elle eſt, mon cher André, toujours pleine de toi!

AMELIE.

Ah! tant d'amour, Madame, une ardeur ſi conſtante,
Méritoient que le ciel le vît d'un œil plus doux:
Tout étoit arrêté; vous touchiez, diſiez-vous,
Au moment de former cette union charmante.
Par quel fatal complice; ou quel deſtin jaloux
Des nœuds, qu'avant ſa mort approuvoit votre mere,
Furent ils tout-à-coup briſés ſur ſon cercueil?

CECILE.

Dieu, Dieu ſans doute alors voulut dans ſa colere
Me frapper à la fois d'une double maniere.
Quand nous eûmes paſſé quelques mois dans le deuil,
Mon amant de nouveau ſollicita mon pere
De le nommer enfin ſon fils & mon époux.
Mais quel fut notre éclat, & que devînmes-nous.
Lorſqu'on nous annonça que de la Providence
L'ordre ſuperieur trompoit notre eſpérance;
Qu'un obſtacle éternel tous deux nous ſéparoit!
C'eſt au lit de la mort que changeant de penſée
Ma mere avoit dicté ce rédoutable arrêt.
Soit qu'à ce changement elle eut été pouſſée
Par celui dont alors le zele l'aſſiſtoit;
Soit qu'il fut ſimplement l'effet de la foibleſſe,
De la crainte ordinaire à ces derniers momens.
Elle eu peur que l'amour n'égarât ma jeuneſſe:

Elle crut mon ſalut en des perils trop grands,
Qu'un époux élevé dans un autre croyance
Peut-être en ſes erreurs m'entraîneroit auſſi.
En un mot elle fit jurer à ſon mari
Qu'il ne ſouffriroit pont une telle alliance.
Entre ſes bras glacés mon pere gemiſſant
Avoit fait malgré lui, ce ſerment déplorable;
Il répandit des pleurs en nous le déclarant,
Mais l'arrêt n'en reſta pas moins irrévocable.

AMELIE.

Et ſans doute qu'enſuite il fallut vous quiter.
Je vois quel déſeſpoir dut alors éclater.

CECILE.

Celui de nos parens étoit égal au nôtre.
Tous ſerrés, confondus dans les bras l'un de l'autre,
Nous répétant cent fois nos funeſtes adieux,
Voulant nous ſéparer, nous embraſſant encore;
Ce ſpectacle toujours eſt préſent à mes yeux,
Et nourrit dans mon cœur l'ennui qui le dévore.

AMELIE.

Que dévinrent enfin ces hôtes ſi chéris?
En quels lieux...

CECILE.

Liſimon, ſon épouſe & leur fils
Dans un hameau voiſin d'abord ſe retirerent,
Et du pays bientôt tout-à-fait s'éloignerent.
Vers ce tems-là d'Orfeuil, revenant de Cadix,
Paſſa par la Rochelle, & s'en vint chez mon pere
Commander quelqu'ouvrage. Il m'y vit; je lui plus,
Quoique je fuſſe alors loin de ſonger à plaire.
On conclut mon hymen & je m'y reſolus,
Parce que je voyois toucher à la vieilleſſe
Mon pere dont le ſort allarmoit ma tendreſſe.
Mais de mon ſacrifice, hélas! il jouit peu.
A peine il m'avoit vu former ce triſte nœud,
Que s'allant au tombeau réunir à ma mere,
Sans regret dans mes bras il finit ſa carriere.
Heureuſe! ſi plutôt la mort tranchant mes jours,
De mes longues douleurs eût abrégé le cours!

AMELIE.

O femme vertueuſe autant qu'infortunée!
Quel modele accompli le ciel nous offre en vous!
Toujours à votre ſort ſoumiſe & réſignée,
Vous n'avez pas moins fait le bonheur de l'Epoux
A qui vous gémiſſiez de vous voir enchaînée.

CECILE.

Ah! tu ne conçois pas quels tourmens j'ai ſoufferts.
Que l'hymen eſt affreux, quand déteſtant nos fers,
Martires d'une chaîne, à des amans ſi douce,
Dans les bras d'un mari que notre cœur repouſſe,

Son amour nous accable, & qu'il faut par devoir
Feindre des ſentimens que l'on ne peut avoir !
Oui, je puis l'atteſter, d'une femme ſenſible,
En des liens pareils, le deſtin eſt horrible;
Et tout ce que pour nous la vertu fait alors.
C'eſt que dans cet enfer nous ſommes ſans remords.

AMELIE.

Et depuis n'avez-vous point eu quelque nouvelle
Du malheureux André, de ſes dignes parens ?

CECILE.

Non.... Puiſſe, hélas ! de Dieu la bonté paternelle
Avoir verſé ſur eux ſes bienfaits les plus grands
Puiſſes-tu cher amant, moins tendre & plus tranquille ;
Ne te plus ſouvenir de ta triſte Cécile,
Et loin d'elle gouter ce repos, ce bonheur
Que jamais loin de toi ne trouvera mon cœur !

AMELIE.

Comment ; vous ignorez quel deſtin...

CECILE.

Je l'ignore,
Et mes cuiſans chagrins en redoubloient encore.
Quand mon époux vivoit, il ne convenoit pas
Que je m'en informaſſe, depuis ſon trépas
J'ai pris pour le ſavoir, une inutile peine.
Voici près de deux ans que ma recherche eſt vaine.
Ils ſont allés peut-être en de lointains climats ;
Peut-être ils ne ſont plus : enfin je déſeſpére
De jamais ſur leur ſort avoir plus de lumiere.

AMELIE.

Que ſavez-vous ? Souvent ce que n'ont pu nos ſoins,
Le haſard le produit, lorſqu'on l'attend le moins.
Il eſt poſſible encor....

CECILE.

Non ma chere Amélie !
Tu ne verra mes maux finir qu'avec ma vie
Va, je ne m'attends point à jamais le revoir.
A de nouveaux liens ſi ma main ſe refuſe,
Ne crois pas que ce ſois dans ce frivole eſpoir,
Et qu'à ce point, hélas ! je me flatte & m'abuſe.
Mais libre maintenant, n'obéiſſant qu'à moi,
Sans un crime réel puis je engager ma foi,
Lorſqu'aux pieds des autels je ſentirois mon ame,
Démentant mes ſermens brûler d'une autre flamme ?
Non, non, Monſieur d'Olban, il n'y faut plus ſonger.
Par vertu, par devoir, par égard pour vous-même,
Je ne peux... le voici Qu'il vienne me juger,
Qu'il voie & qu'il prononce. Ah ! s'il eſt vrai qu'il m'aime
Répondre à ſes deſirs ce ſeroit l'outrager.

SCENE V.

CECILE, AMELIE, M. D'OLBAN.

D'OLBAN, *à Cécile.*

Je crois que mon aſpect doit ici vous ſurprendre,
Madame, & j'avouerai que je ne comptois pas
Moi même de ſi près ſuivre à Toulon vos pas.
Dans ce ſiecle pourtant à tout il faut s'attendre.

CECILE.

On a donc à la fin jugé votre procès,
Et vous nous en venez annoncer le ſuccès.
Il eſt gagné ſans doute.

D'OLBAN.

Il eſt perdu, Madame ?
Perdu tout d'une voix. Vous ne l'auriez pas cru ?
C'eſt bien peut-être auſſi l'Arrêt le plus infâme,
Le plus impertinent qu'on ait jamais rendu.
Des fripons qu'on devoit pendre en bonne juſtice,
Dont je n'ai pas voulu dévenir le complice,
Que l'on connoit par-tout pour de francs ſcélérats,
Eh bien, ils ſont abſous, & c'eſt moi qu'on condamne.
Tout ce qu'ont de reſſorts l'intrigue, la chicane,
Ce que peut la faveur, (& l'on n'en manque pas
Quand on a de l'argent; les protecteurs s'achetent,
Et ſans honte à préſent à l enchere ſe mettent):
J'ai tout eu contre moi. Je me vois ruiné,
Je ſuis indignement opprimé, condamné :
Pourquoi ? pour avoir fait ma charge avec courage;
Pour m'être ſoulevé contre le brigandage.
De coquins ſur leſquels je dus avoir les yeux.
On ne m'eût pas puni ſi j'avois fait comme eux.

AMELIE.

Quoi! Monſieur ? tous vos biens, cette fortune immenſe.

D'OLBAN.

En d'autres mains, Madame, elle paſſe à préſent.

CECILE.

Le jugement du moins n'eſt-il pas infamant;
Etes-vous flétri ?

D'OLBAN.

Non; c'eſt une inconſéquence.
Mais ils vouloient mon bien, les ſcélérats l'ont pris,
Et m'ont laiſſé l'honneur, dont ils n'avoient que faire.
Que m'importe, après tout, cette vaine chimere,
Ce renom dont on eſt ſi follement épris ?
L'honneur réſide en nous, & non dans ce que penſe
Un monde ſot, méchant, dont toujours l'ignorance,

Le caprice où l'erreur guident l'opinion ;
Qui loue aveuglement & blâme sans raison.
Ah ! l'homme vertueux, le sage véritable,
Qui connoît une fois ce public méprisable,
Apprend à se passer de réputation,
Ou dans son propre cœur il établit la sienne,
Après ce que j'éprouve, aprés ce que je voi,
Il me suffit d'avoir votre estime & la mienne ;
Le reste des humains n'existe plus pour moi.

CECILE.

N'en doutez pas ; Monsieur ; je vous rends la justice
Qu'on vous devoit ailleurs. Quelquefois l'artifice
Aux yeux des Magistrats cache la vérité ;
Ils jugent mal souvent avec de l'équité.

D'OLBAN.

Eh non, il n'en est plus dans le siecle où nous sommes ;
Madame, vous jugez trop bien de tous les hommes.
Les cruels m'ont appris à penser autrement.
Ils sont tous faux, pervers, fait de la même fange,
On les connoît sur-tout alors que le sort change.
Mes amis m'entouroient, quand de ce jugement
On m'est venu porter la fatale nouvelle :
Aussi-tôt chacun d'eux m'embrasse tristement,
M'assure de nouveau d'une amitié fidelle,
Crie à l'iniquité, plaint mon sort & s'enfuit.
Je retourne chez eux, leur portier m'éconduit ;
Je les vois, dans la rue, ils détournent la tête,
Et redoublent le pas, quand près d'eux je m'arrête.
C'est ainsi qu'est le monde : ah ! je le connois bien !
L'on offre tout à ceux qui n'ont besoin de rien :
Mais pour les malheureux, ils ne trouvent personne ;
Une pitié stérile est tout ce qu'on leur donne ;
On les plaint froidement, encore est-ce de loin ;
De leurs maux qu'on néglige on craint d'être témoin ;
Enfin la solitude autour d'eux est affreuse,
Comme si leur approche étoit contagieuse.

CECILE.

Cette inhumanité n'est pas dans tous les cœurs.
Non, Monsieur ; si l'on voit des gens durs, inflexibles ;
Il est pourtant encor quelques ames sensibles,
Qui, des infortunés partageant les douleurs,
Recueillent leurs soupirs & tarissent leurs pleurs.
Vous avez des amis, peut-être plus solides,
Qui se croiront heureux, si vous leur permettez,..

D'OLBAN.

Madame, il est trop vrai, vous seule me restez.
Environné par-tout de méchans, des perfides,
Vous êtes mon refuge & mon dernier recours.
Vous allez décider du destin de mes jours,
Et finir pour jamais ou combler ma misere.

Je ne vous dirai plus combien vous m'êtes chere ;
Vous le ſavez aſſez. Avant ce coup fatal,
Tandis qu'à votre bien le mien étoit égal,
Brûlant à vos genoux de l'amour le plus tendre,
Je briguois une main, à laquelle en mourant
Votre mari daigna m'ordonner de prétendre.
Ma fortune eſt changée, & je ſuis maintenant
Par un revers affreux réduit à l'indigence,
Mais le ſort ne m'a point fait changer avec lui.
Comme autrefois je fus, riche ſans inſolence,
Je ſaurai ſans baſſeſſe être pauvre aujourd'hui.
Je viens vous déclarer qu'ici mon infortune
Ne doit auprès de vous rien faire en ma faveur ;
Car votre ame n'eſt pas de la trempe commune,
Et je ne vous veux point devoir à mon malheur.
Oubliez qu'un époux, dont vous étiez chérie,
Souhaita cet hymen en finiſſant ſa vie ;
Oubliez que ſans vous je devois hériter
Des biens dont ſon amour vous a ſeule enrichie :
Ce n'eſt que votre cœur qu'il vous faut conſulter,
Gardez que la pitié ſur-tout s'y faſſe entendre,
Je n'en ai pas beſoin. Si vous ne trouvez point
Dans le fond de votre ame un ſentiment plus tendre ?
Si l'amour à l'eſtime en effet ne s'y joint,
A vous, à votre main, Madame, je renonce.
Je reviendrai bien-tôt ſavoir votre réponſe
Adieu, conſultez-vous, je vous laiſſe y ſonger.

SCENE VI.

CECILE, AMELIE.

CECILE.

EH bien, ma chere, eh bien, ſuis-je aſſez malheureuſe ?
Vois l'abyme où le ſort vient de me replonger.

AMELIE.

A vous perſécuter ſa conſtance eſt affreuſe ;
Mais....

CECILE.

Il eſt ruiné !

AMELIE.

Dans ſon adverſité
On peut le ſecourir, ſans qu'il faille....

CECILE.

Que faire ?
Il n'a plus rien ; je ſuis ſa reſſource derniere ?

AMELIE.

J'apperçois un forçat qui vient de ce côté ;

Retirons-nous, Madame.

CECILE.

O ma chere Amélie ?
Penſe à ce malheureux : le voilà ruiné.
Veux-tu qu'en cet état il ſoit abandonné ?

AMELIE.

Non, il eſt des moyens.... mais rentrons, je vous prie.
Voyez, cet homme approche, il a quelque deſſein.
Nos gens ſont éloignés. Pardonnez ma foibleſſe ;
De ma frayeur ici je ne ſuis pas maîtreſſe.

CECILE.

Oui, rentrons. Ah ! quel étrange deſtin !
Eſt-ce donc peu, mon Dieu, du malheur qui m'opprime !
Et des malheurs d'autrui dois-je être encor victime ?

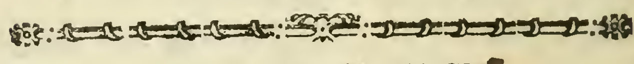
SCENE VII.

ANDRÉ *ſeul.*

LEs voilà qui s'en vont ! elles ſemblent me fuir !
L'épouvante à ma vue a paru les ſaiſir,
Et mon abord ici fait qu'elles ſe retirent.
Je ne puis les blâmer : leur crainte eſt juſte, hélas !
Enchaîné, confondu parmi des ſcélérats,
Je partage l'horreur & l'effroi qu'ils inſpirent....
Ah ! je m'y ſuis mal pris. Près d'elles je devois
Par quelqu'un de leurs gens tâcher d'avoir accès :
Mon malheur, mes ſoupirs les toucheront peut-être.
Les femmes ont le cœur tendre, compatiſſant ;
Pour les ſentimens doux ce ſexe paroît naître,
Et formé pour aimer, s'attendrir aiſément.
O digne & triſte objet d'une funeſte flamme !
Vous, dont le ſouvenir vit toujours dans mon ame ?
Pour qui je brûle encor de cette même ardeur,
De ce feu qui jadis nous charmoit l'un & l'autre,
Quand nous penſions toucher au comble du bonheur ;
Que ne puis-je en ces lieux trouver dans quelque cœur
La ſenſibilité qui régnoit dans le vôtre,
Sa bonté généreuſe & ſon humanité !
L'auriez-vous dit, hélas ! vertueuſe Cécile !
(Pardonnez, ſi ce nom ſi cher, ſi reſpecté
M'échappe dans un lieu par l'opprobre habité)
L'auriez-vous dit qu'un jour la chaîne la plus vile !...
Sort injuſte & barbare, avois-je mérité ?...
Hélas dans mes malheurs j'aurois plus de conſtance ;
Si le Ciel ſur moi ſeul épuiſoit ſa vengeance.
Peut-être un ſort pareil accable mes parens.
Soulagez-les mon Dieu !... s'ils ſont encor vivans.

Je mouille envain ces bords de mes larmes améres ;
Et l'heure me rappelle au vaisseau détesté,
A ce vaisseau de honte & de calamité.
Allons : mais si je vois sortir ces étrangeres ;
J'irai prier alors quelqu'un de leurs valets,
Pour qu'il veuille à leurs pieds conduire un misérable:
J'y mettrai ma douleur, mes peines, mes souhaits ?
Elles auront pitié du destin qui m'accable.
Oui, par un doux espoir je me sens consolé.
Si jamais la nature à leur cœur a parlé,
Et s'il connoît l'amour d'un pere ou d'une mere,
Elles ne pourront pas rebuter ma priere.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, AMELIE.

LE COMTE.

AInsi donc son esprit indécis incertain,
A rendre heureux d'Olban se résoudra peut-être ?
Puisse-t-elle embrasser ce généreux dessein !
Ah ! mon bonheur seroit aussi grand qu'il peut l'être,
Si nous allions ce soir tous ensemble à l'autel
Former d'un double hymen le lien solemnel.

AMELIE.

Ne vous en flattez pas, Monsieur, cette journée
De l'Olban en effet pourra voir l'hyménée,
Mais pour le nôtre . . .

LE COMTE.

Eh bien?

AMELIE.

Il ne peut s'accomplir.
Du moins nous sommes loin encore . . .

LE COMTE.

O Ciel ! qu'entends-je ?
Et d'où vient tout-à-coup ce changement étrange ?
Madame, quel motif . . .

AMELIE.

Vous devez le sentir.
La raison, ce me semble, à trouver est facile.
Votre ami n'a plus rien. S'il épouse Cécile,
Convient-il d'accepter le don qu'elle nous fait ?

Je

Je vous demande, à vous, si l'honneur le permet.
Sa fortune aux deux tiers se trouveroit réduite,
Et ce seroit trop peu pour son nouvel état;
Elle ne pourroit plus y vivre avec éclat.
Et d'ailleurs ses enfans nous viendroient par la suite
Reprocher... En un mot vous devez, comme moi,
Voir combien de raisons...

LE COMTE.

Oui, Madame, je vois
Que mon bonheur s'éloigne, & que ma flamme augmente;
En me désespérant, votre vertu m'enchante.
Il faut...

AMELIE.

Cécile approche. Allez; dans un moment
J'irai vous informer du parti qu'elle prend.

LE COMTE.

Le bonheur d'un ami détruit le mien; n'importe.
Madame en sa faveur daignez solliciter,
Je vous en prie encor.

SCENE II.

CECILE, AMELIE.

CECILE.

Viens me féliciter
Du triomphe qu'enfin sur mon cœur je remporte.
J'épouserai d'Olban. Je l'ai fait avertir;
Pour avoir ma réponse il doit bien-tôt venir:
Elle est prête, & je vais lui donner ma parole.
Une seconde fois, ma chere, je m'immole.

AMELIE.

Hélas! qu'un tel parti doit vous avoir coûté.

CECILE.

J'ai combattu beaucoup, j'ai long-tems résisté.
J'étois au désespoir, & d'un effort semblable
Je ne croyois jamais que je serois capable.
A la fin relevant mes esprits abattus,
Le courage, Amélie, a repris le dessus;
Contre ma passion mon ame s'est roidie,
Je crois, d'un nouvel être animée & saisie,
Sentir de la vertu l'enthousiasme heureux.
Suivons, puisqu'il le faut, un devoir rigoureux.
Nous n'avons qu'un instant à rester sur la terre,
Dans cet instant du moins au ciel tâchons de plaire,
Qu'une si courte vie a pourtant de douleurs!
Elle est longue pour qui la passe dans les pleurs.

AMELIE.

Vous n'en verserez plus. Non, ma chere Cécile;
Puisqu'enfin . . .

CECILE.

Je ne sais, mais je l'ose espérer.
Il me semble déjà que je suis plus tranquille.
Mon cœur moins agité commence à respirer;
De ce calme subit moi-même je m'étonne.

AMELIE.

Tel est de la vertu le naturel effet.
Au plus grand sacrifice, alors qu'elle l'ordonne;
Elle attache toujours un charme, un prix secret.
Vous avez triomphé de la funeste flamme
Dont vos sens . . .

CECILE.

Que dis-tu ? moi ? je n'ai plus d'amour?
André ne m'est plus cher ? ah ? peut-être mon ame
Jamais de tant de feux n'a brûlé qu'en ce jour.
Avec le même excès je l'aime, je l'adore.
Je trouve du plaisir, en me sacrifiant,
A penser que de lui je suis plus digne encore.
A ma place, me dis-je, il en feroit autant,
Et cette douce idée en secret m'encourage,
Console mon esprit, l'affermit davantage.
Tu ne l'as pas connu, cet amant généreux,
Tu ne sais pas combien il étoit vertueux.

AMELIE.

Voici Monsieur d'Olban, Madame je vous quitte.
Souffrez que sans tarder le Comte apprenne aussi.
Que vous allez enfin rendre heureux son ami.
Je cours l'en informer.

SCENE XIX.

CECILE, M. D'OLBAN.

CECILE.

Quoi! je suis interdite?
En le voyant déjà je commence à trembler! . . .
Remettons-nous, il n'est plus temps de reculer.

D'OLBAN.

A vos ordres, Madame, empressé de me rendre,
Plein de crainte & d'espoir, je viens enfin apprendre
Ce que vous daignerez ordonner de mon sort.

CECILE.

Si ma main... en effet peut le rendre propice...
Elle est-à vous, Monsieur, que l'hymen nous unisse.

D'OBLAN, *lui baisant la main avec transport.*
Ah ! que je la reçois, Madame avec transport !
De ma félicité mon ame est enivrée.
Mes destins sont changés. Cette main adorée.
Efface tous les maux que les hommes m'ont faits.
Je leur pardonne tout. Qu'importe désormais
Que le crime à mes yeux couvre par-tout la terre ?
A la vertu du moins il reste un sanctuaire,
Votre cœur est son temple, & je vais l'habiter.

CECILE.
Vous savez l'amitié que j'ai pour Amélie.
D'une part de mes biens j'ai voulu la doter.
Afin qu'avec le Comte elle pût être unie.
Mais il m'en reste assez..

D'OBLAN.
Eh ! que me parlez-vous
De fortune, de biens ? Je les méprise tous.
Par ce don généreux, en faveur d'une amie,
A mes regards encor vous êtes enrichie.
Le Comte aussi m'est cher, & sans doute il m'est doux
De voir que nous allons tous être heureux ensemble.
Ah ! puisqu'ici du ciel la bonté nous, rassemble,
Daignez, céder Madame, à notre empressement,
Et qu'à jamais béni par les uns & les autres
Ce jour fixe à la fois leurs destins & les nôtres !

CECILE.
Vous avez ma parole, & je dois maintenant
Régler mes volontés, mes desirs sur les vôtres.
Arrangez tout, Monsieur, marquez l'heure & l'instant;
Mon devoir vous répond de mon consentement.

D'OLBAN.
Je vais chercher le Comte, & je cours aux Notaires
Faire avec lui dresser les actes nécessaires.
Je défie à présent la malice du sort,
Et malgré mon naufrage enfin je touche au port.
Voyons si le malheur, s'obstinant à me suivre
Jusques entre vos bras osera me poursuivre.

SCENE IV.

CECILE, *seule.*

ENtre mes bras !... Pour lui ces bras vont donc s'ouvrir !
Un nœud indissoluble avec lui va m'unir ! ai-je pu promettr.
On a pu m'arracher cette promesse affreuse !
Qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ? est-il vrai, malheureuse...
Eh bien, oui, cher amant, il recevra ma foi ;
Mais l'amour mais le cœur seront toujours à toi.

Je vais dans les regrets finir ma triste vie :
Me punisse le Ciel, si jamais je t'oublie !
Ma consolation, mon unique plaisir,
Mon emploi le plus doux, jusqu'à ce que je meure ;
Seront de conserver ton tendre souvenir,
De m'occuper de toi, d'y songer à toute heure,
De gémir en secret sur la fatalité
Qui, ne permettant pas qu'on trouvât ta retraite,
Rendit vaine par-tout ma recherche inquiete.
Sur quels bords inconnus le sort t-a-t-il porté ?
Dans quels bois, quels déserts te cache-tu, barbare ?
Quels pays, quelle mer maintenant nous sépare ?
Que ne viens-tu ?... Mais non, non, reste désormais ;
Quelque part que tu sois, ah ! ne reviens jamais,
Tu reviendrois trop tard !... où donc est Amélie
D'où vient que... mais c'est elle.

SCENE V.

CECILE, AMÉLIE.

CECILE *courant se jetter dans les bras d'Amélie.*

IL est fait, mon amie
Ce cruel sacrifice ! il est fait, j'ai promis. j'ai donné
Peux-tu m'abandonner dans l'état ou je suis ?

AMÉLIE.

Eh ! quoi ? je vous retrouve affligée, abattue ?
Madame, en vous quittant dois-je m'être attendue
A ce prompt changement ? Tout-à-l'heure à vous voir,
On eût dit...

CECILE.

Je tâchois de m'aveugler moi-même.
J'esperois ? (fol espoir d'une douleur extrême !)
Me donner de la force, en feignant d'en avoir.
Je m'étois étourdie, & ce moment d'yvresse
M'a mieux livrée ensuite à toute ma foiblesse.
Je l'épouse ce soir... Nous irons toutes deux
Former en même-temps ces redoutables nœuds.
Mais quelle différence hélas !

AMÉLIE.

Chere Cécile,
Vous connoissez combien je fus toujours docile.
A céder à vos vœux, à suivre en tout vos loix.
Je voudrois à mon tour demander une grace.

CECILE.

Parle ; tu me connois ; que faut-il que je fasse ?

AMÉLIE.

Je crains de vous déplaire, & pourtant je le dois ?

Ne me refuſez pas.

CECILE.

Ton doute ſeul m'offenſe.
A tout ce que tu veux je m'engage d'avance.

AMÉLIE.

Daignez donc conſentir que du Comte & de moi
Pour quelque temps encor l'union ſe differe.
Son oncle ne peut pas pouſſer loin ſa carriere ;
Nous attendrons ſa mort.

CECILE, *triſtement.*

Je vous entends, je voi
Que vous vous repentez de m'avoir obligée,
Et que mes dons pour vous ſont un poids odieux.
Il vous tarde déja d'en être déchargée.

AMÉLIE.

De mes vrais ſentimens, Madame, jugez mieux.
Penſez que ce matin avec reconnoiſſance
J'acceptois vos bienfaits. Tout a changé depuis.
Par un coup imprévu nos projets ſont détruits
L'époux que vous prenez fait une perte immenſe ;
Il ſe voit ruiné ; nous l'apprenons de lui,
Et vous ne ſeriez plus aſſez riche...

CECILE.

Pourſui,
Acheve d'accabler une amie éplorée.
Ingratte !... épargne-moi. Va ta barbare main
N'a pas beſoin encor de déchirer mon ſein ;
Va, je ne ſuis déja que trop déſeſpérée.
[*D'un ton ferme & abſolu.*]
Gardez de perſiſter dans ce cruel refus ;
Je veux bien l'oublier, mais ne m'en parlez plus.
[*Amélie l'embraſſe tendrement.*]
Prépare-moi plutôt à cet hymen funeſte,
Tâche de ranimer la force qui me reſte.
Je ſerai près de toi. L'aſpect de ton bonheur,
Quand je tendrai mes mains au nœud que je déteſte,
De ce moment peut-être affoiblira l'horreur.

AMELIE.

Eſpérez plus ; le ciel vous fit trop vertueuſe
Pour ne pas à la fin devoir vous rendre heureuſe.
Vous eſtimez d'Oblan. L'habitude, le temps
Feront naître pour lui de plus doux ſentimens,
Et l'on vient quelquefois à trouver mille charmes
Aux ſuites d'un hymen commencé dans les larmes.
Peut-être pourrez-vous oublier...

CECILE.

Non, jamais.
De cet amant chéri je vois toujours les traits,
Je ne peux un moment écarter ſon image.

Veux-tu que je te dise encore d'avantage ?
A présent même, hélas ! il me semble le voir,
Me reprochant déja mon nouveau mariage,
Mettre à mes pieds ici ses pleurs, son désespoir.
Je ne sais qu'elle voix dans le fond de mon ame
Semble crier, » arrête, il vient, il est tout près.
» L'éclat de la vertu releve ses attraits,
» Garde-toi d'achever & de trahir sa flamme !
Oui, tu peux me blâmer, mais ce pressentiment
Me tourmente avec force, il me trouble & m'accable.
Je crois qu'il sera vrai. Tu verras sûrement,
Dès que j'aurai formé ce lien déplorable,
Tu verras le destin me ramener André ;
Je le retrouverai, ma chere, & j'en mourrai.

AMÉLIE.

Eh! pourquoi voulez-vous grossir ainsi vos peines
Par des illusions si tristes & si vaines ?
Que sert de se flatter ? tant de soins superflus
Vous annoncent assez que sans doute il n'est plus.
S'il vivoit, tiendroit-il sa demeure cachée ;
Non ; lui-même au contraire il vous auroit cherchée.
Rempli d'un juste espoir à la mort de d'Orfeuil.
Vous l'eussiez vu courir.

CECILE, *en pleurant.*

Ah ! c'est donc à sa cendre
Que je donne les pleurs que tu me vois répandre.
Je reprends un mari, que peut-être au cercueil
Enfermé dès long-temps. O cher André ; pardonne !
Ton malheur m'y contraint, le devoir me l'ordonne.
Mon Dieu m'en est témoin, si je t'avois revu,
A mes tendres desirs si le ciel t'eût rendu,
Cette main t'attendoit, & la nature entiere
N'auroit entre nous deux pu mettre de barriere.

SCENE VI.

CECILE, AMELIE, FRONTIN.

FRONTIN, *à Cécile.*

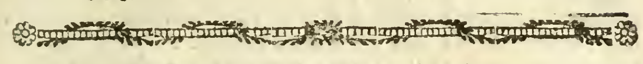
MAdame, un des forçats qui sont là sur ce bord,
Demande à vous parler. Il m'a vu près du port,
Et m'est venu prier d'une façon touchante
De tacher d'obtenir cette grace de vous.
Il a pour un coquin l'air honnête & bien doux.
Je m'en suis informé, tout le monde le vante ;
On dit que dans la ville il est considéré,
Et si vous permettez, je vous l'amenerai.
C'est un galérien d'une espece nouvelle.

CECILE.

Qu'il vienne.

AMELIE, *au laquais.*

Cependant ne vous éloignez pas.
Tenez-vous près d'ici, pour que, ſi l'on appelle,
Vous veniez auſſi-tôt.



SCENE VII.

CECILE, AMELIE, ANDRÉ.

AMELIE.

JE fais très-peu de cas
De tout ces gens de bien convertis aux galeres.
Je ne ſais s'il s'en trouve, au moins je n'y crois gueres.
J'apperçois ce forçat. C'eſt le même, je croi
Qui venoit ce matin.

CECILE.

Sa démarche eſt timide;
Il s'avance à pas lents.

ANDRÉ.

(*S'arrêtant dans l'enfoncement du Théâre.*

O mon Dieu, ſois mon guide
Envain je parlerai, ſi tu n'agis pour moi.
Commande que leur cœur à ma voix s'attendriſſe;
Que la compaſſion le touche & le rempliſſe!

CECILE, *tirant ſa bourſe & y prenant de l'argent,*

C'eſt un infortuné. Faut-il être inhumains.
Parce qu'il fut coupable? Il n'eſt que plus à plaindre;
Et je veux l'aſſiſter.

AMELIE, *à André qui ſe tient éloigné.*

Approchez ſans rien craindre!

CECILE, *lui préſentant de l'argent.*

Tenez, que ce ſecours ſoulage vos deſtins!

ANDRÉ, *ſe reculant ſans prendre l'argent, & levant les mains au ciel.*

Vous m'exaucez, mon Dieu! je trouve enfin une ame
Senſible à mes douleurs.
[*Puis s'avançant vers Cécile, les yeux baiſſés & dans une poſture ſuppliante.*]
Oui, ſans doute, Madame,
Vous les pouvez finir... Je ſuis trop malheureux
Pour qu'à mes maux ici l'argent puiſſe rien faire.
Ce ſont d'autres bontés, Madame; que j'eſpere;
C'eſt un bienfait plus grand & des ſoins généreux
Que je viens implorer. J'eus un pere, une mere...
Hélas! les ai-je encore!... Un ſilence profond

Me laiſſe dès long-temps ignorer ce qu'ils font
S'ils vivent, leur miſere eſt ſûrement extrême.
Vous êtes, m'a-t-on dit de la Province même
Où je crois que peut-être ils ont pu retourner.
Si par d'heureux haſards ou des ſoins charitables
Vous découvrez un jour ces parens déplorables,
Madame, daignez prendre & leur faire donner
Cet argent amaſſé par un travail pénible :
Faites-leur dire, hélas! qu'à ſon ſort peu ſenſible,
Leur fils ne pleure ici, ne gémit que ſur eux,
Et qu'au milieu des fers, ſur ce rivage affreux,
J'offre mes maux au Ciel, je l'implore ſans ceſſe
Pour qu'au moins l'infortune épargne leur vieilleſſe.

CECILE *ayant pris la bourſe que lui préſente le Galérien, & regardant Amélie avec étonnement.*

Ai-je bien entendu ?... Dois-je en croire mes yeux?

AMELIE.

Du même étonnement vous me voyez remplie.

CECILE.

Comment concilier des ſentimens ſi grands
Avec ces fers honteux, ces marques d'infamie?

AMELIE.

Ce prodige me paſſe.

CECILE *au Galérien.*

Eh bien donc, vos parens;
En quels lieux étoient-ils, lorſque vous les quittâtes?
Dites-moi dans quel tems vous vous en ſéparâtes?
Si je peux vous ſervir, je m'en applaudirai.
Depuis quand n'avez-vous point eu de leurs nouvelles?

ANDRÉ *toujours les yeux baiſſés.*

Depuis plus de ſept ans que des chaînes cruelles
Me retiennent ici. Quand je m'en ſéparai
Pour venir habiter ce rivage funeſte,
A peine en Languedoc nous établiſſions-nous;
Nous quittions la Rochelle, où la bonté céleſte
Nous avoit fait long-tems jouir d'un ſort plus doux

CECILE, *vivement.*

Que dis-tu? la Rochelle?.... Eſt-ce votre patrie?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

CECILE.

A ce nom je ſuis toujours ſaiſie,
Et le cœur me palpite... Ah, ſi par ſon moyen
J'apprenois... Répondez. Vous logiez dans la ville,
Mais tous ſes habitans, les connoiſſiez vous bien?
Pourriez-vous?... Non je prends une peine inutile;
Il ne ſaura de qui je me veux informer.

ANDRÉ.

Ah! je le crains. Les gens que vous m'allez nommer,
Madame, d'un état ſans doute égal au vôtre,

Se

Se trouvoient dans un rang trop au-dessus du nôtre,
Peut-être tout au plus je connoîtrai leurs noms.
Pauvres & retirés, parce nous suivons
Une Religion qu'on a proscrite en France....

CECILE, *avec transport.*

Quoi! vous étiez de ceux qui d'une autre croyance?
Ah! je renais... L'espoir dans mon cœur est rentré.
Sans doute qu'il me va donner quelque lumiere...
Dis-moi, tu connois Lisimon!

ANDRÉ, *levant alors les yeux sur Cécile avec étonnement.*

C'est mon pere,
Madame.

CECILE, *en se reculant & poussant un grand cri.*

C'est ton pere!.... Ah! malheureux André.

(*Elle tombe évanouie entre les bras d'Amélie.*)

ANDRÉ, *avec saisissement.*

Ciel quel nom m'a frappé? Que vois-je? Est-ce bien elle?

AMELIE, *soutenant Cécile.*

Elle est sans connoissance.... Hola! Frontin; Pernelle,
Acourez, venez tous. Dieu! quel événement?

ANDRÉ, *fixant Cécile & tout hors de lui-même.*

Quel coup de foudre, ô ciel! Ah Cécile!

AMELIE *aux laquais qui arrivent avec précipitation.*

Venez donc, hâtez-vous. Il la faut promptement
Emporter au logis. Il sera plus facile
De lui donner alors tous les secours qu'il faut.

(*Puis collant sa bouche sur celle de Cécile.*)

O malheureuse amie.

CECILE, *revenant de son évanouissement, & regardant autour d'elle avec inquiétude.*

Est-il loin? quoi! si-tôt
Où donc est-il allé? Quelle raison soudaine...
Ah!... je le vois enfin!... Qu'il est changé, mon Dieu!...
Mais que veulent ces gens?

AMELIE.

Souffrez qu'on vous emmene.

CECILE.

Moi?

AMELIE.

Vous avez besoin de vous remettre un peu.
Votre saisissement vient d'être tout-à-l'heure
Si violent qu'il faut...

CECILE.

Il faut que je demeure.
Oui, je veux lui parler. Qu'ils se retirent tous;
Eloignez-vous, vous dis-je?

AMELIE, *aux laquais.*

Allez.

(Les laquais ſe retirent.)

ANDRÉ.

Eſt-ce donc vous ?
Eſt-ce vous, ma Cécile ? Amante toujours chere !
Permettez qu'à vos pieds...

(Il s'avance vivement pour ſe jetter aux pieds de Cécile ; mais à peine a t-il mis un genou à terre, que ſe relevant ſoudain, il ſe détourne avec effroi.)

Que fais-tu malheureux ?
Où t'alloit emporter une ardeur teméraire ;
Ah ! j'oubliois... Voici l'inſtant affreux
Où je ſens tout le poids du deſtin qui m'accable.

(Il va s'appuyer contre un mur, dans l'attitude d'un homme accablé de douleur, & en pouſſant de longs ſanglots.)

AMELIE.

C'eſt donc-là cet André !.. Rencontre épouvantable !
Puiſqu'il étoit ainſi, falloit-il le revoir ?

CECILE *regardant triſtement André.*

Il paroît agité d'un ſombre déſeſpoir.
Allons à lui... Mais Dieu ! que pourrai-je lui dire !

(Elle s'avance vers André.)

Malheureux, devant qui mon ame ſe déchire,
Modere ta douleur ; reconnois une voix
Qui fut, en d'autres tems, la calmer tant de fois.
Ah ! que ces tems ſont loin ! Quel changement terrible
Leur a pu ſuccéder !... Hélas ! comment mes yeux
L'auroient-ils réconnu dans ces indignes lieux,
Sous cet infâme habit, en cet état horrible !

ANDRÉ.

Que dire ? où me cacher ? O terre entr'ouvre-toi !
A ſa vue, à ſes pleurs ? terre dérobe-moi !

CECILE.

Le fils de Liſimon !... d'un ſi vertueux pere !...
Celui dans qui jadis j'eus un amant, un frere !

ANDRÉ *ayant quitté ſa premiere attitude, & levant les yeux au Ciel.*

Vous entendez, mon Dieu ! ce reproche accablant ;
Vous voyez que j'en bois l'amertume effroyable,
Et pourtant vous ſavez de quoi je ſuis coupable !

CECILE *paroiſſant rêver profondement.*

Plus je ſonge au paſſé moins je conçois comment...

AMELIE.

Un écart de jeuneſſe, un oubli d'un moment.
Lorſque de ſon malheur nous apprendrons la cauſe ;
Peut être dirons nous qu'on eût dû le punir
Avec moins de rigueur.

CECILE *à André.*

Je voudrois, & je n'oſe
T'interroger... Je crains de te faire rougir.

ANDRÉ.

Rougir ? Ah ! ma Cécile ! il eſt donc véritable !
A vos regards enfin je parois mépriſable !
Vous croyez en effet que c'eſt le crime...

CECILE.

Hélas !
Si j'en pouvois douter, que je ſerois heureuſe !

ANDRÉ.

Votre ame a pu s'ouvrir à cette idée affreuſe
Qu'un autre le pensât, je ne m'en plaindrois pas :
Mais vous ?

CECILE.

Eh ! Malheureux ! que veux-tu que je penſe ?

ANDRÉ.

J'avois cru qu'on devoit davantage eſtimer
Un cœur qui, ſans vertu, n'eût oſé vous aimer,
Qui vous adore encor.

CECILE, *en treſſaillant.*

Quoi ! malgré l'apparence !...
Ah ! j'en mourrois de joie, & tous me ſens d'avance...
Mais ces chaînes ? ces fers : ce ſéjour plein d'horreur ?

ANDRÉ.

Ce ne ſont pas les fers qui font le déshonneur.
Je n'ai point de remords. Plut à Dieu que mon cœur
Ne me tourmentât pas plus que ma conſcience

CECILE, *avec tranſport.*

Le mien avidement reçoit cette eſpérance.
Parle donc, hâte-toi de me tirer d'erreur.
Quels monſtres ont rendu ce jugement inique.
De quoi t'accuſoit-on ? Quelle infâme pratique
T'a pu faire traiter comme un vil criminel :
Explique ce myſtere horrible, inconcevable.

ANDRÉ.

Je ne le puis.

CECILE.

Comment ? tu ne peux pas cruel
Te juſtifier !

ANDRÉ.

Non, ſans me rendre coupable.

CECILE *en pleurant.*

Va, tu ne l'es que trop. Laiſſe-moi, malheureux.
Tu te tais, mais j'entends ce ſilence odieux.
Toi ! des ſecrets pour moi ! des ſecrets ! Ah parjure !
En avois-tu jadis quand ton ame étoit pure ?

ANDRÉ.

Je ne ſais où je ſuis ; tout mon corps eſt tremblant.
Je donnerois mon ſang pour arrêter ſes larmes.

CECILE.

Dieu ! que ne ſuis-je morte avant ce triſte inſtant !
Hélas ! je ſerois morte au moins en l'eſtimant.

Moi qui me plaisois tant, qui trouvoit tant de charmes
A nourrir son idée, à ne penser qu'à lui !
(*à Amélie.*)
Qui, tout-à-l'heure encor... Tu sais, tu l'as oui...
Et voilà

ANDRÉ.

Quel supplice ! Oui, s'il étoit possible
Que l'on se repentit d'une bonne action,
Je m'en repentirois en ce moment horrible.
Le Ciel veut m'y contraindre & ma douleur...
Mais non,
Il faut en gémissant, suivre un devoir barbare...
Vous pleurez, chere amante ?... Ah ! si je vous disois.
Pleurez mon infortune, & non pas mes forfaits.
Je sais que tout m'accuse... Eh bien, tout vous égare.
La vertu nous unit, le malheur nous sépare.
Ne croyez pas... On vient. Adieu, Cécile, adieu
Pour ne me voir jamais quittez ce triste lieu;
Tâchez de m'oublier; mais je vous en conjure,
Pensez à mes parens.

SCENE VIII.

CECILE, AMELIE, M. D'OLBAN, LE COMTE
D'OLBAN, *à Cécile.*

Madame, on a fini;
Mes contrats sont dressés, & pour la signature
Nous venons... Me trompé-je O Ciel ! que vois-je ici ?
Je crois que vous pleurez ?

LE COMTE *à Amélie.*

Et vous, Madame, aussi ?

AMÉLIE.

Eh ! qui ne pleureroit ?

CECILE *portant la main à son front.*

Ma tête s'embarrasse.
(*A Amélie*)
Ma chere, allons-nous-en, viens, donne-moi ton bras.

D'OLBAN.

Que vient-il d'arriver ?

LE COMTE.

Apprenez-nous de grace...

AMELIE.

Respectez sa douleur, & ne nous suivez pas.

D'OLBAN.

Ma surprise est extrême.

CECILE *en s'en allant.*

O quelle destinée;

Qu'ai-je donc fait au ſort, & pourquoi ſuis-je née ?

SCENE IX.

M. D'OLBAN, LE COMTE.

M. D'OLBAN.

Par ma foi, l'on s'y perd, & je n'y conçois rien.
Elle ſe plaint du ſort, elle pleure, ſoupire :
Qu'a-t-elle qui l'afflige ? & que veut-elle dire ?
Quel accident ſubit... Parbleu, je voudrois bien
Que ce fût encor moi... Viens ; quoiqu'il en puiſſe être ;
Quel que ſoit mon deſtin, je prétends le connoître.
Je ſais bien qu'aux revers je ſuis prédeſtiné ;
Puiſſé-je-être du moins le ſeul infortuné !

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

M. D'OLBAN *ſeul.*

Je reconnois bien là mon étoile maudite !
Il faut que je ſois né d'une race proſcrite,
Et voilà de ces coups, de ces évenemens
Aprés leſquels, je crois, on n'a plus qu'à ſe pendre !
A de pareils revers qui jamais peut s'attendre ?
Elle acceptoit ma main ? encor quelques momens
Et nous étions liés d'une chaine éternelle..
Point du tout. C'eſt le ciel, c'eſt l'enfer qui s'en mêle.
Le diable au dernier pas creuſe un goufre fatal,
Et parmi des forçats me déterre un rival !
Mais ſuis-je ici le ſeul & le plus miſérable !
Quoi ! je connois Cécile, & c'eſt moi que je plains !
Plaignons, plaignons plutôt cette femme adorable !
Méritoit-elle, ô ciel d'auſſi cruels deſtins ?
Quels ſentimens ! quelle ame noble & généreuſe !
Elle alloit s'immoler pour finir mes malheurs,
Me taiſoit ſes combats, & me cachoit ſes pleurs.
Hélas ! que je la perde, & qu'elle ſoit heureuſe ?
Mais non, le même coup nous écraſe tous deux,
La voici. Sa démarche incertaine, égarée,

Montre le désespoir où son ame est livrée.
On entend ses sanglots, la mort est dans ses yeux;
Quel cœur ne se fendroit à ce spectacle affreux?
L'existence à présent est un poids qui m'accable;
Je ne sais comme on peut se souffrir ici bas.
Ah! la terre est vraiment un séjour effroyable,
Puisque tant de vertu, de mérite, & d'appas
N'y sont pas à l'abri d'un sort si déplorable.

SCENE XI.

M. D'OLBAN, CECILE.

(*Cécile, l'air abattu les yeux humides, & tenant un mouchoir à la main, s'avance à pas lents, s'arrête souvent, & n'apperçoit point d'Olban qui se retire un peu à l'écart en la regardant tristement.*)

CECILE.

OU vais-je?... Quel désordre agite tous mes sens?
Ou porté-je mon trouble & mes pas chancelans?...
Une pente secrete... une force invincible
Malgré moi me ramene à ce rivage horrible!...
Quel espoir m'y conduit, & qu'y viens-je chercher?
C'est dans ces lieux cruels que j'ai trouvé ma perte,
C'est ici que tantôt ma tombe s'est ouverte.
Ah! pourquoi donc encor ne m'en puis-je arracher?
Quel pouvoir étonnant, quel charme enfin m'attire?
O cœur foible & sanglant, tu ne fais sur ce bord
Qu'enfoncer plus avant le trait qui te déchire!
Tu reviens sur le coup qui t'a donné la mort!
(*Apperçevant d'Olban qui s'avance vers elle.*)
Mais que voi-je? d'Olban?
(*Elle se détourne d'abord, en se couvrant le visage de son mouchoir; puis elle leve enfin les yeux sur lui; le regarde en pleurant, & ils restent quelques momens l'un & l'autre en silence.*)

D'OLBAN.

Je vous entends, Madame;
Oui, c'est m'en dire assez, & je lis dans votre ame.
Mais j'en ai su trop tard les secrets sentimens.
Croyez que, si plutôt j'avais pu les connoître,
Je vous eusse épargné quelques larmes peut-être:
Ce n'est pas pour vouloir, en ces affreux momens,
M'armer de vos bontés pour croître vos tourmens.
Non, Madame, je viens vous rendre une promesse
Dont je ne me pourrois prévaloir sans bassesse.
Instruit & pénétré de ce que je vous dois,

Sur votre exemple ici je regle ma conduite :
Par un ſublime effort vous vous donniez à moi ;
En renonçant à vous il faut que je l'imite,
Et je ne peux, hélas ! m'acquitter qu'à ce prix.
Que dis-je ? y renoncer ? nous reſterons unis
Par un lien moins doux, mais auſſi reſpectacle.
Le ſort fût-il pour moi cent fois plus implacable !
Malgré mon infortune & le ſort ennemi,
N'étant point votre époux, je ſerai votre ami.
Je ne veux déſormais que ce titre honorable.
A celui-là du moins puiſſé-je ſoulager
Des douleurs que toujours je prétends partager !

CECILE.

Si de les adoucir quelque choſe eſt capable,
C'eſt vraiment la pitié, la générosité
Que vous daignez montrer pour une infortunée....
Par quels forfaits, mon Dieu, puis-je avoir mérité
Qu'à de ſi rudes coups vous m'ayez condamnée ?...
O Monſieur, voyez donc quelle eſt ma deſtinée !
Ce n'eſt qu'après huit ans que je le trouve, hélas !
Et je le trouve... Non, je n'y ſurvivrai pas.

(*Elle porte ſon mouchoir ſur ſes yeux.*)

D'OLBAN.

Ne cachez point vos pleurs, ils ſont trop légitimes ;
J'en mêlerai moi-même à ceux que vous verſez :
Mes malheurs m'aigriſſoient & vous m'attendriſſez.

CECILE.

O Dieu !

D'OLBAN.

Vous n'avez pu ſavoir encor quels crimes...?

CECILE.

Il affirme, il ſoutient qu'il n'eſt pas criminel ;
Je ne ſais rien de plus. Il ſe tait ſur le reſte,
Et s'obſtine à garder un ſilence funeſte.
Qu'imaginer ? que croire en cet état cruel ?
Maintenant Amélie eſt à preſſer le Comte
De faire là-deſſus une recherche prompte.
Nous nous éclaircirons, je crois par ce moyen.

D'OLBAN.

Vous allez être inſtruite ils reviennent enſemble.

CECILE.

Ah ! que m'apprendront-ils ? je frémis & je tremble.
Peut-être il valoit mieux que j'ignoraſſe...



SCENE XX.

CECILE, M. D'OLBAN, AMELIE, LE COMTE.

CECILE, *regardant le Comte avec embarras.*

EH bien?
Que venez-vous enfin m'annoncer?

LE COMTE.

J'ai moi-même
Cherché par-tout, Madame, avec un ſoin extrême;
Mais mon zele, mes ſoins ont été ſans ſuccès.
Il faut que l'on n'ait point apporté ſon procès,
Ou que de nos bureaux on l'ait ſouſtrait enſuite.
J'ai fait dans les papiers une exacte viſite,
Et les ai tous tenus, ſans y rien découvrir.
Voyant de ce côté mon eſpérance vaine,
J'ai par une autre endroit tenté de m'éclaircir.
J'ai demandé celui qui conduiſoit la chaîne
A l'époque où je ſais qu'André vint ſur ce bord.
En effet c'étoit-là ma reſſource derniere,
Et ſans doute on en eût tiré quelque lumiere;
Mais depuis l'an paſſé ce conducteur eſt mort.
Ainſi c'eſt d'André ſeul, ce n'eſt que de ſa bouche
Que l'on peut aujourd'hui ſavoir ce qui le touche.
Nous devons nous réſoudre à toujours l'ignorer,
S'il perſiſte à vouloir ne le point déclarer.

CECILE.

Il ſe dit innocent.

LE COMTE.

Cela n'eſt pas croyable?
Son état le dément, & prouve contre lui.
Eſt-ce que dans les fers il ſeroit aujourd'hui?
L'auroit-on condamné? . . .

D'OLBAN.

Je te trouve admirable;
Comme ſi maintenant, dans ce vil univers,
On ne voyoit pas tout ſe faire de travers.

AMELIE.

Pourquoi donc ce ſilence?

D'OLBAN.

Oh! voilà le myſtere.

LE COMTE.

Avouons cependant qu'il n'eſt pas ordinaire.
Que des Juges ainſi. . .

D'OLBAN.

Jugent mal, n'eſt-ce pas?
Tu crois que leurs arrêts ſont toujours des oracles.

Si tu plaides jamais, ah! parbleu, tu verras
Qu'assez souvent à gauche ils donnent sans miracles.
En attendant, tu peux t'en rapporter à moi,
Car j'en sais, Dieu merci, quelque nouvelle.

CECILE.

Eh quoi!
Il n'est plus vertueux . . . il est encor sensible!
Je n'imaginois pas que cela fût possible.
Est-ce qu'en y versant ses poisons corrupteurs,
Le crime en même-temps n'endurcit pas les cœurs?
J'avois cru que le vice étouffoit la nature,
Que toujours l'ame tendre étoit honnête & pure.

AMELIE.

Ah! Madame il ne faut qu'un instant malheureux.
Il en est dans la vie où l'ame la mieux née
Se trouve malgré soi vers l'abyme entraînée,
Et pour nous, l'innocence est un dépôt des cieux
Qui dans nos foibles mains facilement s'altere.
Un jeune homme sur-tout court cent périls divers,
Dont ne le sauve pas un heureux caractere,
Pour le perdre il suffit d'un compagnon pervers.
Aussi, quand au naufrage échappe la jeunesse,
On le doit au hasard bien plus qu'à la sagesse.

CECILE.

Toujours pour ses parens plein d'un tendre intérêt,
Il cherchoit les moyens d'adoucir leur misere,
Et ce soin généreux vers moi le conduisoit!
(*A Amélie.*)
Tu l'as vu, quand ici pour son pere & sa mere
Il m'a remis l'argent que ses mains ont gagné.
Oui, quoiqu'il soit lui-même assez infortuné,
C'est pour eux qu'il travaille au milieu de ses chaînes.
Et l'amour filial le soutient dans ses peines.

D'OLBAN.

Quel contraste inoui!

LE COMTE.

Moi, je n'y comprends rien,
Mais j'avoue en effet, l'équité le demande,
Que, depuis dix-huit mois qu'en ces lieux je commande,
Il s'est toujours conduit comme un homme de bien.
Du reste des forçats on le distingue, on l'aime,
Chacun veut l'employer. Je lui donne moi-même
Toute la liberté que son état permet,
Et rends son esclavage aussi doux qu'il peut l'être.

D'OLBAN.

J'entrevois là dessous quelque étonnant secret.
Qu'il faut absolument parvenir à connoître.
Mon ami, fais venir cet homme singulier.
Je veux le voir. S'il garde avec moi le silence,
Au défaut de la voix, l'air & la contenance

Disent la vérité.

LE COMTE.

Je vais vous l'envoyer.

SCENE IV.

CECILE, AMELIE, M. D'OLBAN.

D'OLBAN, *à Cécile.*

Sur tout ce que j'entends je gagerois d'avance
Qu'il n'est pas criminel. Je le souhaite au moins ;
Laissez-moi débrouiller ce cahos.

CECILE.

A vos soins
Que ne devrai-je pas, Monsieur, & que j'admire
La grandeur de votre ame en cet événement !
Non, elle n'a jamais mieux paru qu'à présent ;
Mon cœur en est touché plus que je ne puis dire.
Oh ! que j'aime à vous voir, à vous entendre ainsi
D'un pauvre malheureux embrasser le parti !
Je vous en fais bon gré . . S'il étoit véritable
Qu'en effet, comme il dit, il ne fût point coupable,
Ah ! . . . Vous le croyez donc, & c'est sincérement
Que vous pensez . . . Eh bien, j'ai la même espérance.
Maintenant je l'avoue avec plus d'assurance,
Je penche, ainsi que vous à le croire innocent.
Si je m'abuse, hélas ! mon erreur m'est bien chere.

AMELIE.

Le voici qui s'avance.

D'OLBAN, *à Cécile.*

Il faut vous retirer.
Je le pénétrerai, mais il est nécessaire
Que je lui parle seul.

CECILE.

Oui, nous allons rentrer.
Je me confie aux soins que vous voulez bien prendre ;
Quel qu'en soit le succès ; revenez me l'apprendre.
Ce que vous aurez fait décidéra mon sort,
Vous me rapporterez ou la vie ou la mort.

(*Elles sortent.*)

SCENE V.

M. D'OLBAN, ANDRÉ.

D'OLBAN.

Approche mon ami ; l'on dit qu'à la Rochelle

De Madame d'Orfeuil tu fus jadis l'amant.
Je ſuis inſtruit de tout.

ANDRÉ.

Eſt-ce ainſi que s'appelle
Celui qui de Cécile eſt le mari ?

D'OLBAN.

Comment ?
Ignorois-tu ſon nom ?

ANDRÉ.

Oui, j'ai ſu ſeulement
Qu'avec un homme riche elle s'étoit unie ;
C'eſt tout ce que j'appris en quittant ma patrie.
Eſt-elle heureuſe au moins ? L'eſt-elle ? & ſon epoux
Connoît-il bien le prix du tréſor qu'il poſſede ?

D'OLBAN.

Son époux ne vit plus.

ANDRÉ, *vivement.*

Il eſt mort, dites-vous ?

D'OLBAN.

Et dans de très-grands biens Cécile lui ſuccéde ;
Il l'a fait héritiere.

ANDRÉ.

O Ciel ! qu'ai-je entendu !
De ce fatal hymen le nœud ſeroit rompu !
Cécile eſt libre ... Hélas ! malheureux, que t'importe ?
Quel délire inſenſé t'agite & te tranſporte ?
Oublieras-tu toujours ton état ?

D'OLBAN.

Mon ami,
Tu le peux oublier, ſi tu n'en eſt pas digne.
Du crime cependant tes chaînes ſont le ſigne,
Et c'eſt par les forfaits que l'on arrive ici.
Quelle autre voie eût pu t'y conduire ?

ANDRÉ.

Les hommes
Sont-ils juſtes toujours ?

D'OLBAN.

Non, parbleu, ſur ma foi,
Ils ne ſont que méchans dans le ſiecle où nous ſommes.

ANDRÉ.

Eh bien ?

D'OLBAN.

En ſerois-tu victime ainſi que moi ?

ANDRÉ.

Je ſuis innocent.

D'OLBAN.

Va, ſans peine je le croi ;
Et, ſi tu me dis vrai, tu ne m'étonnes gueres.
Oui, les honnêtes gens ſans doute aux galeres,
Car ceux qui n'y ſont pas ... Mais revenons à toi.

Nous sommes donc tous deux compagnons d'infortune?
Je viens d'avoir un sort presque pareil au tien,
Et contre les méchans notre cause est commune.
Acheve de m'instruire, & ne me cache rien;
Apprends moi quel sujet...

ANDRÉ.

Monsieur, je dois le taire;
Et je mériterois en effet mon malheur,
Si je vous en osois dévoiler le mystere.
C'est un secret trop saint, il mourra dans mon cœur.
Ne m'interrogez plus: déjà tantôt Cécile
A fait pour l'arracher un effort inutile;
Jugez après cela si vous réussirez.
Ah! vous ne savez pas, jamais vous ne saurez
A quel point j'adorai cette femme accomplie,
Combien je l'aime encor. J'aurois donné ma vie,
Pour qu'il me fût permis de contenter ses vœux,
Pour arrêter les pleurs qui couloient de ses yeux.

D'OLBAN.

Écoute, je te vais causer de la surprise,
Mais le Ciel est témoin de ma sincérité;
Je suis vrai, tu te peux fier à ma franchise.
Ne crois point que ce soit par curiosité
Que je te presse ainsi. Ma vue est différente,
Sache enfin mes motifs, j'aime aussi ton amante.

ANDRÉ.

Vous l'aimez!

D'OLBAN.

Et j'allois devenir son mari...

ANDRÉ.

L'ingrate!

D'OLBAN.

A m'épouser elle avoit consenti...

ANDRÉ.

J'étois donc oublié!

D'OLBAN.

Lorsque la destinée
T'a fait trouver ici pour rompre un hymenée
Dont, au fond de son cœur Cécile gémissoit.
Ce n'est que mon malheur qui la déterminoit
A me donner la main.

ANDRÉ, *avec enthousiasme.*

Ah! voilà bien son ame!
C'est ainsi qu'elle pense, & je la reconnois.

D'OLBAN.

Elle m'avoit caché ses sentimens secrets;
Mais, dès que j'ai connu sa douleur & sa flamme,
J'ai renoncé moi-même à former des liens
Qui, terminant mes maux, auroient comblé les siens.
Je veux si tu n'y mets un obstacle invincible,

Vous rendre heureux tous deux.

ANDRÉ.

O Ciel ! eſt-il poſſible ?

Moi, Monſieur, je ſerois . . .

D'OLBAN

Tu tiens entre tes mains

Le ſort de ton amante & tes propres deſtins.
S'il eſt vrai que tu ſois encore digne d'elle,
A la vertu toujours ſi tu reſtas fidele,
Explique tes malheurs, dès qui les a cauſés,
Parle, l'autel t'attend, & tes fers ſont briſés

ANDRÉ, *avec transport.*

C'en eſt trop. Eh bien, non, je ne ſuis pas coupable ;
Apprenez tout. Ces fers n'ont rien que d'honorable,
Ces fers, qui devant vous paroiſſoient m'avilir,
La vertu les avoue ; & loin de me flétrir,
Ce ſont . . . Ah ? malheureux ! tremble, que vas-tu faire ?
Grand Dieu ! qu'allois-je dire ? .. O mon pere ! mon pere !

D'OLBAN.

Acheve Qui t'arrête ? & pourquoi te troubler ?
Quel eſt donc ce ſecret ? hâte-toi de parler.

ANDRÉ, *marchant d'un air égaré.*

Je ne me connois plus . . . Cécile ! . . . chere amante ! . . .
Mon pere ! . . . Je frémis : mon trouble m'épouvante.
Le penchant, le devoir, la nature, l'amour
Combattent mon eſprit, l'entraînent tour-à-tour.

D'OLBAN.

Je ne t'abuſe point par un eſpoir frivole.

ANDRÉ.

Ah ! qui l'emportera ? Juſte ciel ! quel parti ! . . .
Je voudrois . . .

D'OLBAN.

Eh bien, quoi ?

ANDRÉ.

Me voir anéanti.

D'OLBAN.

Mais je te l'ai promis, compte ſur ma parole.
Un mot va te tirer de cet état d'horreur,
Pour te faire paſſer au comble du bonheur.

ANDRÉ, *avec abattement.*

Non, non, je n'en dois plus attendre ſur la terre.
Tant de félicité n'eſt pas faite pour moi,
Et du ſort qui m'opprime il faut ſubir la loi.
Le ciel veut qu'au tombeau j'emporte ma miſere.
A quelle épreuve, hélas ! met-on ce triſte cœur !
Mais, quoi ! je pourrois être à celle que j'adore !
Je pourrois . . . Loin de moi cet eſpoir ſéducteur.
J'ai failli ſuccomber, & j'en rougis encore.

(*A d'Olban.*)

Monſieur, votre bonté redouble mon tourment,

Elle a mis ma vertu dans un péril bien grand.
Je fuis ; de mon amour je crains la violence.
Daignez tous déformais m'épargner ces combats ;
De grace, laiffez-moi du moins mon innocence,
Le feul bein qui me refte, & le feul dont hélas !
Il m'eft encor permis de jouir ici bas.

(*Il s'en va.*)

SCENE VI.

M. DOLBAN, *feul.*

CEt homme eft innocent', l'on ne peut s'y méprendre.
Il a l'ame élevée autant que le cœur tendre ;
Sa confcience eft pure ; & je n'en doute pas,
Il n'eft qu'infortuné.

(*Il fe promene en révant fur le devant du théâtre.*)

SCENE VII.

M. D'OLBAN, LISIMON.

LISIMON, *dans le fond.*

Voici donc le rivage
Où mon fils eft venu languir dans l'efclavage.
Votre bras, ô mon Dieu ! l'aura-t-il foutenu
Au milieu des horreurs d'un deftin fi funefte ?
Le reverrai-je ? ou bien, dans le féjour célefte
Lui payez-vous déjà le prix de fa vertu ?

D'OLBAN, *fur le devant de la Scene.*

Ce filence pourtant ... ce filence m'étonne.
A quoi l'attribuer ? Quels motifs fi puiffans ...

LISIMON, *avançant un peu.*

Comment m'y prendre ? Ici je ne connois perfonne.
Qui daignera vers lui guider mes pas tremblans ?

D'OLBAN.

Sûrement ce n'eft pas le remords ni la honte
Qui l'arrêtent. L'on voit qu'il fe taít à regret,
Et fon pere eft, je crois, mêlé dans ce fecret.
Mais Cécile m'attend, allons lui rendre compte ;
J'ai des foupçons.

LISIMON, *l'abordant.*

Je fuis étranger dans ces lieux ;
Monfieur, ayez pitié d'un vieillard malheureux !
C'eft la nature, hélas ! c'eft l'amour paternelle
Qui m'arrache au tombeau d'une époufe fidelle,

Et me fait de bien loin, par un dernier effort,
Malgré le poids des ans, chercher ce triste bord.
J'y viens d'un devoir saint remplir les loix séveres,
Mais ce devoir m'est cher. J'ai mon fils aux galeres :
Je viens avec transport reprendre en ces momens
Des fers qu'il n'a pour moi portés que trop long-temps.

D'OLBAN.

A ta place, dis-tu, pour soulager tes peines,
Ses généreuses mains...

LISIMON.

Ses mains ont pris mes chaînes,
Et pour l'en décharger j'arrive maintenant.
Si j'arrive assez-tôt, je mourrai trop content.

D'OLBAN.

Et le nom de ce fils ?

LISIMON.

C'est André qu'il s'appelle.

D'OLBAN.

André ?

LISIMON.

M'en pourriez-vous donner quelque nouvelle ?
Seroit-il par hasard connu de vous ici ?

D'OLBAN, *avec transport.*

André ! lui, c'est ton fils & c'est tes fers qu'il porte ?
Oui, oui, je le connois... Tout cela se rapporte ;
J'avois bien deviné... Que mon cœur est ravi !
Allons, courons vers elle. Ah ! quelle aura de joie !..
Mais, non, il faut avant que je sois éclairci.
Viens, suis moi bon vieillard, c'est le ciel qui t'envoie
Viens, tu m'apprendras tout ; tu t'es bien adressé,
Et je te servirai, j'y suis intéressé.
Quoique le sort m'ait fait & me garde d'outrage,
Si leur félicité peut être mon ouvrage,
L'existence m'est chere, & je rends grace aux Cieux ;
Il n'est point de malheur pour qui fait des heureux.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

M. D'OLBAN, LE COMTE, LISIMON.

D'OLBAN, *au Comte.*

Vous ne me croiriez pas, & vous aurez raison ;
Je ferois comme vous. Une telle action

Eſt trop belle aujourd'hui pour être vraiſemblable.
Mais tenez, le voilà ce vieillard reſpectable;
Il le faut écouter lui-même.

LISIMON.

C'eſt toujours
Avec raviſſement que ma bouche repete.
L'hiſtoire des malheurs répandus ſur mes jours.
Tout horribles qu'ils ſont, mon ame ſatisfaite
Trouve à les raconter une douceur ſecrette :
C'eſt faire en même tems l'éloge de mon fils,
Parler de ſes vertus, dignes d'un autre prix;
De ce que je lui dois rappeller la mémoire,
Et m'honorer moi-même en publiant ſa gloire.
(*Au Comte.*)
Peut-être que déja d'André, vous l'aurez ſu :
A ſa conduite au moins on l'aura reconnu,
Et je l'avoue auſſi, nous ſommes l'un & l'autre
D'une Religion qu'ici proſcrit la vôtre.
Contre elle vainement voudroit-on déclamer,
Le Ciel nous y fait naître. On ne peut nous blâmer
De reſter attachés à la foi de nos peres,
Et nos cœurs n'ont, je crois, rien à ſe reprocher :
Dieu nous mit dans la route où l'on nous voit marcher.
Au reſte la raiſon & ſes foibles lumieres
D'une fauſſe lueur auroient pu nous frapper;
Mais eſt on criminel, hélas! pour ſe tromper?
Vertueux & ſoumis, ſi dans l'erreur nous ſommes,
Nous oſons eſpérer en la bonté de Dieu,
Et croyons mériter l'indulgence des hommes.

LE COMTE, *à d'Olban*

Vois-tu pour ſon parti comme il parle avec feu?
C'eſt, ſans doute, un apôtre, un martir de la ſecte.

D'OLBAN, *avec humeur.*

C'eſt un homme de bien qu'il faut que l'on reſpecte.

LISIMON.

La Rochelle long-tems nous avoit dans ſon ſein
Vu jouir d'un obſcur & tranquille deſtin,
Quand ſuivi de mon fils & de ma tendre épouſe,
J'en ſortis pour m'aller établir vers Toulouſe.
J'y crus continuer, dans un repos heureux,
De vivre en ma croyance & d'inſtruire mes freres.
Mais l'heure étoit venue où les deſtins contraires
A des pleurs éternels devoient ouvrir mes yeux.
Dieu qui, juſques alors daignant m'être propice,
M'avoit paru couvrir d'une ombre protectrice,
Dieu s'éloigna de moi. Je me trouvai ſurpris,
Et l'on me condamna pour toujours aux galeres.

D'OLBAN, *à Liſimon.*

Que diable allois-tu faire auſſi dans ce pays?

LE COMTE, *à d'Olban.*

Ce sont les loix ; on rend des arrêts plus séveres.

LISIMON.

On me traînoit déja vers ce séjour affeux ;
J'y marchois, en poussant des sangiots douloureux.
Voici que tout-à-coup je vois sur mon passage
Mon fils, mon cher André précipiter ses pas.
La nature éperdue enflammoit son visage,
Rendoit ses yeux ardens, exhaltoit son courage :
Il jette un cri, s'élance, & me serre en ses bras.
» Arrêtez (me dit-il) non, non, vous n'irez pas.
» Courez vers votre épouse, hélas ! elle est mourante ;
» Courez rendre la vie à ma mere expirante,
» Et fuyez avec elle au milieu des déserts.
» Vous êtes libre. allez, je viens prendre vos fers.
Etonné, confondu, je respirois à peine ;
Je ne pouvois parler. Mon fils au même instant
Tombe aux pieds de celui qui conduisoit la chaîne,
Presse, conjure, emploie & les pleurs & l'argent,
Et, le gagnant enfin, obtient qu'en esclavage
Il soit, au lieu de moi, conduit sur ce rivage.

D'OLBAN, *au Comte.*

Eh bien ? qu'en penses-tu, mon cher ? tu ne dis rien ?

LE COMTE.

Je suis extasié.

D'OLBAN.

Parbleu, je le crois bien.

LISIMON.

Transporté d'obtenir cette funeste grace,
Fier de m'ôter mes fers, André prit donc ma place :
Et moi, je l'avouerai, moins généreux que lui,
Je souffris, en pleurant, cet échange inoui ;
Je cédai dans l'espoir que peut-être à la vie
Je pourrois rappeller une épouse chérie.
Ma présence en effet, mon amour, mes secours
L'empêcherent alors de terminer ses jours :
Mais elle en a passé le reste dans les larmes,
Au sein de l'indigence, & parmi les allarmes.
Sans cesse nous pleurions notre malheureux fils.
Je voulois quelque fois, du milieu des Cévenes,
La quitter pour venir reprendre ici mes chaînes,
Elle me retenoit, en redoublant ses cris.
Enfin, le mois dernier, ses forces s'épuiserent,
En me nommant son fils je la vis expirer ;
Et seul, sans nul secours, reduit à l'enterrer,
Je lui creusai sa fosse, & mes mains l'y placerent.
Hélas ! en m'acquittant de ce lugubre emploi,
J'aurois dans le tombeau dû sans doute la suivre ;
Mais une autre devoir aussi sacré pour moi
Me restoit à remplir & m'ordonnoit de vivre.

A ma place en ces lieux mon cher fils gémiſſoit,
Ma mort dans l'eſclavage à jamais le laiſſoit;
J'ai voulu l'en tirer & finir ſa miſere
Avant que le trépas me réjoigne à ſa mere.

LE COMTE, *à d'Olban.*

Nous en ſavons aſſez; que faiſons nous ici?
Ah! Madame d'Orſeuil à la douleur en proie,
En ces mêmes momens, dans les larmes ſe noie.
Courons; que ce bon homme avec nous vienne auſſi.
Il faut...

D'OLBAN, *le retenant.*

Sa joie encor ne ſeroit qu'imparfaite,
Oſons la différer pour la rendre complette.
La choſe vous regarde. & c'eſt à vous d'agir.

LE COMTE.

Comment?

D'OLBAN.

N'êtes vous pas l'ami des commiſſaires?

LE COMTE.

J'entends; oui, je le ſuis. Peut-être à mes prieres
Ils auront quelque égard, je crois les fléchir.
Ils voudront m'obliger.

D'OLBAN.

Tu te moques, je penſe.
T'obliger? ce ſont eux, je le dis hautement,
Qui te devront parbleu, de la reconnoiſſance.
C'eſt rendre aux gens en place un ſervice important,
Que de les aviſer du bien qu'ils ont à faire.

LISIMON, *regardant la galere.*

Sans doute la voilà cette triſte galere
Qui renferme en ſon ſein mon fils infortuné
Je n'oſe la fixer. Tremblant & conſterné,
La honte, le remords, le déſeſpoir m'accable.
Dieu! pour tant de vertu quel ſéjour effroyable!
(A d'Olban.)
Ne tardons plus, Monſieur; menez-moi vers mon fils;
Que j'aille.

D'OLBAN.

Il n'eſt pas temps.

LISIMON.

Ah! vous m'avez promis...

D'OLBAN.

Je te promets encor; mais fais ce que j'exige.
Tu le verras bien-tôt; j'ai mes raiſons, te dis-je.
(Au Comte.)
Nous allons de vos ſoins attendre le ſuccès.
(Il ſort & emmene Liſimon.)

SCENE II.

LE COMTE, *ſeul.*

J'Eſpere qu'il ſera conforme à mes ſouhaits.
Ici l'équité même à faire grace oblige.
Je leur conterai tout, ils n'y pourront tenir;
Eût-on des cœurs de marbre, il faudroit s'attendrir.
(Il veut ſortir, & il eſt rencontré par Cécile qui entre avec Amélie.)

SCENE III.

LE COMTE, CECILE, AMELIE.

CECILE, *au Comte.*

MOnſieur, envoyez-moi ce malheureux, qu'il vienne;
Je veux encor le voir.

LE COMTE.

Je vais vous obéir.

AMELIE.

O Dieu! dans ſes douleurs daigne la ſecourir!

LE COMTE, *vivement à Amélie.*

Madame, il le fera; que l'eſpoir vous ſoutienne.
Je ne m'explique point. Adieu, conſolez-là;
Peut-être que bien-tôt ſon malheur finira.

SCENE IV.

CECILE, AMELIE.

(Cécile plongée dans une profonde rêverie ne ſemble faire aucune attention à ce que dit le Comte, & Amélie au contraire en eſt tranſportée.)

AMELIE.

AH! Madame, écoutez ce fortuné préſage.
Ce n'eſt pas ſans ſujet qu'il nous tient ce langage,
Non, ils ont découvert quelque choſe d'heureux.
Une ſecrete joie éclatoit dans ſes yeux.
Croyez-moi, de ſon cœur j'ai trop d'intelligence
Pour pouvoir m'y tromper! il eſt gai, ſatisfait.
Je n'imagine point encore ce que c'eſt,

Mais je crois tout poſſible. Oui, quand la providence
Eût fait ici pour vous un miracle imprévu,
J'en ſerois peu ſurpriſe : il vous étoit bien dû...
Vous ne m'écoutez point. Immobile & glacée,
Toujours dans vos douleurs vous êtes enfonçée !
Quoi ! votre ame à l'eſpoir craint-elle de s'ouvrir ?
Le Comte me l'a dit, vos malheurs vont finir.

CECILE, *d'une voix foible & ſans changer d'attitude.*
Oui, ſans doute... au tombeau. J'eſpere au moins, j'eſpere
Que c'en ſera le terme.

AMELIE.
Eh ! pouvez-vous, ma chere ;
Tenir de tel diſcours ?

CECILE.
Je dis la vérité.

AMELIE.
Vous me faites trembler.

CECILE.
Oui, le coup eſt porté,
Et je ſens que je touche à la fin de ma vie.

AMELIE.
Y penſez-vous !

CECILE.
J'y touche, & je m'en réjouis.
De peine, d'amertume elle fut trop remplie.
La mort eſt un bonheur dans l'état où je ſuis.
C'eſt en vain que l'on veut de fauſſes eſpérances
Amuſer mes chagrins & flatter mes ſouffrances.
De ces illuſions j'ai, tant que je l'ai pu,
Entretenu l'erreur, par elle j'ai vêcu ;
Elle ceſſe, & je meurs. La meſure eſt comblée,
Je vois, je vois mon ſort, & j'en ſuis accablée,

AMELIE.
Ah ! que dites-vous là, Madame ? Vous, mourir ?
Vous, quitter la lumiere, & vous en réjouir ?
(*Lui prenant tendrement la main.*)
Cruelle, ſongez-vous que c'eſt à votre amie,
A votre amie, à moi, que vous parlez ainſi ?
Vous ne m'aimez donc plus ?

CECILE.
O ma pauvre Amélie ?
Pardonne au déſeſpoir, tu vois le mien ici.
Hélas ! j'aurois au Ciel bien des graces à rendre,
Si mon cœur, qu'il forma trop ſenſible & trop tendre,
A ta douce amitié borné juſqu'à ce jour;
N'avoit jamais connu le poiſon de l'amour !
Sous l'excès de mes maux il faut que je ſuccombe ;
La mort, va les finir; je dois la ſouhaiter,
Et pourtant je me trouble à l'aſpect de ma tombe ;
Je ne puis ſans terreur ſonger à te quitter :

Car je n'ai que toi ſeule à regretter au monde.
Mais ce qui me conſole en ma douleur profonde,
C'eſt qu'au moins en mourant je ne te laiſſe pas
Dans un triſte abandon, ſans ſecours ici-bas.
J'ai fait mon teſtamment, & de mon héritage.
Entre d'Olban & toi j'ordonne le partage.
(*Ici Amélie font en larmes.*)
Tu pleures... je ne peux te blâmer de pleurer.
Tu n'as pas tort : tu perds une bien bonne amie.
(*L'embraſſant & la ſerrant contre ſon ſein.*)
Et dont tu fus toujours bien tendrement chérie.
Tu ne l'oublieras pas, j'oſe m'en aſſurer;
Oui je connois ton ame... Ecoute une priere
Qui t'eſt de ma tendreſſe une preuve derniere.
Tiens ma place; prends ſoin de cet infortuné;
Je te le recommande. Hélas ! quoiqu'il ſoit né
(*Appercevant André.*)
Pour être.... Dieu ! c'eſt lui ! je ſuis froide, éperdue !
Ah ! je ſens que je vais expirer à ſa vue !

SCENE V.

CECILE, AMELIE, ANDRÉ.

(*Amélie pleure amérement, André s'avance à pas lents; Cécile baiſſe les yeux à ſon approche, & demeure quelque tems ſans parler.*)

CECILE, *à André.*

NE penſe pas qu'ici, par un nouvel effort,
Je cherche à t'arracher le ſecret de ton ſort.
Je ſais trop que ſur toi je n'ai plus de puiſſance.
Garde, garde à jamais ton barbare ſilence;
Tu le veux, j'y conſens. Près du terme fatal,
Sur le bord du cercueil tout devient preſque égal.
Cependant je n'ai pu me refuſer encore
Pour la derniere fois... dirai-je le plaiſir
Ou l'horreur de te voir avant que de mourir ?
Ah ! tout me dit en vain qu'il faut que je t'abhorre :
Tu fis tous mes malheurs, tu m'arraches le jour,
Et tu ne peux, cruel; m'arracher mon amour !
Mon trépas rend enfin cet aveu pardonnable,
Il l'expiera du moins, innocent ou coupable,
(*A Amélie.*)
Je meurs en t'adorant. Puiſſé-je.... Soutiens-moi.

AMELIE, *la ſoutenant, & toute effrayée.*
Madame !

CECILE, *ſe laiſſant aller dans ſes bras.*
Je ſuccombe.

ANDRÉ *avec saisissement.*

Ah ! qu'est-ce que je voi?

AMELIE *à André.*

Ton ouvrage, il faut bien qu'elle meure,
Regarde-là.

CECILE, *à moitié évanouie dans les bras d'Amélie.*

Mon Dieu ! hâte ma derniere heure
Abrege mes douleurs !

ANDRÉ *courant à Cecile prenant avec transport une de ses mains, & la collant à sa bouche.*

Non, vivez pour m'aimer !
Ma Cecile, vivez, vivez pour m'estimer!
J'en suis digne toujours. Voyez-moi...

CECILE, *le regardant languissamment, sans retirer la main qu'il presse toujours contre ses levres.*

Que je vive?
Ah ! tu ne le veux pas.

ANDRÉ.

O Ciel ! tu m'y réduis !
Je n'y resiste plus, & quoiqu'il en arrive,
Il faut parler.

CECILE.

Ingrat ! nous qui n'avions jadis
Que les mêmes plaisirs, & que les mêmes peines !

ANDRÉ.

Eh, bien, vous l'emportez. C'en est fait. Je me rends;
Vous allez tout savoir.

CECILE, *cessant de s'appuyer sur Amélie, & semblant reprendre des forces à ces mots.*

Tu ranimes mes sens,
Mais ne me donne pas une espérance vaine.
Mon ami, tes secrets, ne le sais-tu pas bien !
En entrant dans mon cœur, ne sortent pas du tien.
Poursuis donc, que crains tu ? parle, je t'en conjure
Par tout ce qu'ont de saint l'amour & la nature;
Par ce feu, dont toujours je brûle malgré moi;
Par mes pleurs, qui jamais n'ont coulé que pour toi;
Je t'en conjure enfin par ton vertueux pere...

ANDRÉ.

Grand Dieu ! qu'osez-vous dire?... Ah ! vous ne savez pas.
Cécile, c'est lui-même, oui, c'est mon pere, hélas !
Qui jusqu'à cet instant m'a contraint à me taire.
C'est lui, s'il vit encore...

SCENE DERNIERE.

CECILE, AMELIE, ANDRÉ LISIMON, M. D'OLBAN, LE COMTE.

LISIMON, *s'élançant dans les bras de son fils.*

Oui, ton pere est vivant,

Mon cher fils,.. mais il va mourir en t'embrassant.

ANDRÉ.

Mon pere !

CECILE.

Lisimon !

ANDRÉ.

O ciel ! par quelle grace.

CECILE, *sautant au cou de Lisimon.*

Voyez votre Cécile.

LISIMON. *l'embrassant.*

Et toi, ma fille, aussi ?

CECILE, *avec vivacité.*

Il est donc innocent ?

ANDRÉ.

Que mon cœur est saisi ?
Ah ! mon pere, est-ce vous que j'embrasse ?
Je ne suis plus à paindre. A présent votre fils
De ce qu'il a souffert reçoit un digne prix.
Quels transports je ressens ! avec quelle tendresse
En cet heureux moment dans mes bras je vous presse!
Qu'il m'est doux !... Mais que dis-je. O ciel! en quel danger.
Je frémis de vous voir. Vous, ici ? vous, mon pere ?
A paroître en ces lieux avez-vous pu songer ?
Pourquoi ? qui vous amene ? & qu'y venez-vous faire ?

LISIMON.

Ah ! Puisque tu me vois, peux-tu le demander ?

CECILE.

Je n'ose presque encor me le persuader.
C'est lui! c'est Lisimon ! ô rencontre imprévue !
(*Elle prend une des mains du vieillard, & la baise avec des transports de tendresse.*)
Jamais à ce bonheur me serois-je attendue ?
Mon respectable ami ! mon pere !

LISIMON *entre André & Cécile, leur rendant tour-à-tour leurs caresses.*

Mes enfans !
Je crois que je mourrai dans vos embrassemens.
Combien ils me sont chers ! qu'ils ont pour moi de charmes !
Mais ma joie est trop grande ; aux maux les plus affreux
Trop de bonheur succede. Obscurcis par les larmes.
Mes yeux cessent deja de vous voir tous les deux,
Et mon cœur oppressé ne bat plus qu'avec peine.
(*Il s'appuye sur André.*)

CECILE.

Grace au Ciel ! maintenant j'en suis enfin certaine,
André n'est pas coupable. Oh ! non, il ne l'est pas ;
Je n'en peux plus douter, puisqu'il est dans vos bras.
C'est en vain que ses fers...

LISIMON *avec enthouſiaſme.*

Reſpecte-les, ma fille.
L'or qui couvre les grands, & dont l'opulent brille,
Leur donne moins d'éclat, que ces fers glorieux
N'en répandent ici ſur ces fils généreux.
Ils ſont de ſa vertu le libre & cher partage,
L'honneur de la nature, & l'effort du courage.

ANDRÉ *d'un air effrayé.*

Ah ! de grace, arretez vous me glacez d'effroi.
Gardez-vous bien...

LISIMON *avec une effuſion de tendreſſe.*

O toi qui méritois de naître
D'un pere... auſſi ſenſible, auſſi tendre peut-être,
Mais moins haï du ſort, & plus heureux que moi;
Toi que le Ciel encor permet que je revoie;
O mon fils ! mon cher fils ! ce nom qui fait ma joie,
Et dont tu ſais remplir les devoirs en héros,
Ce nom te fut fatal & cauſa tous tes maux.
Ta tendreſſe eſt allée au-delà des limites
Quà l'amour filial Dieu lui-même a preſcrites;
Et, par ton dévouement pour un infortuné,
Tu m'as rendu bien plus que je ne t'ai donné !
Ne t'oppoſe donc pas au deſſein qui m'amene :
Tu fus trop généreux lorſque tu pris ma chaîne ;
Et je ne ſuis que juſte en revenant enfin
Te la redemander & ſubir mon deſtin.

ANDRÉ.

O Dieu ! que dites-vous !

LISIMON.

Ce qu'il faut qu'on publie;
Ce qu'à tout l'univers...

CECILE *à Liſimon.*

Quoi ! ſes fers.

LISIMON.

Sont les miens.
Il ſe chargea pour moi de ces honteux liens ;
Mais je viens les reprendre.

CECILE *levant les bras avec un tranſport de joie qui la met toute hors d'elle-même.*

Ah ! d'Olban ! Amélie !
(*Au Comte.*)
Monſieur entendez-vous ? Entends-tu, mon Amie ?

ANDRÉ *à ſon pere.*

Ne perdez point du temps, & fuyez de ces lieux ;
Fuyez, vous dis-je, allez retournez vers ma mere.

LISIMON.

Hélas ! elle n'eſt plus.

ANDRÉ.

Qu'entends-je, juſtes cieux !
Ma mere !...

Cecile dit Elle n'étoit si...

CECILE *avec saisissement.* elle m'étoit

Elle est morte ! elle, à qui je fus si chere ?

LISIMON *à son fils.*

Ce n'étoit, tu le sais, que pour la secourir,
Qu'à te céder mes fers j'avois pu consentir.
Mais dès qu'elle a fini sa pénible carriere,
Privé du nom d'époux, je ne suis plus que pere.
Quitte envers elle, il faut m'acquitter envers toi,
Et j'aurai satisfait à tout ce que je doi.

(*Il se tourne vers le Comte & va se jetter à ses pieds.*)

C'est de vous que dépend la grace que j'espére,
Je l'implore à vos pieds.

ANDRÉ, *se précipitant aussi aux genoux du Comte.*

Non, ne le croyez pas.

CECILE *se renversant dans les bras d'Amélie.*

Mon cœur se brise.

D'OLBAN.

O Dieu ! vois ces nobles combats !
Baisse un moment ici tes regards sur la terre ;
Cet espectacle en est digne.

LISIMON.

Ayez compassion,
Monsieur, ayez pitié de mon affliction!
Entendez les sanglots d'un vieillard déplorable
Regardez ces cheveux blanchis dans les douleurs,
Ce front ridé des ans ; voyez couler mes pleurs,
Et ne les voyez pas d'un œil impitoyable !
Sur ce funeste bord je dus être amené,
C'est moi qu'à l'esclavage on a seul condamné ;
Mon fils est innocent, ses chaînes m'appartiennent,
Rendez, rendez les moi, que mes mains les obtiennent!

ANDRÉ.

Monsieur, ne croyez rien de tout ce qu'il vous dit.
C'est l'amour parternel, hélas ! qui le conduit,
Qui le porte à venir, pour un enfant qu'il aime,
S'offrir à l'infortune, & s'accuser lui-même.

(*Se tournant vers son pere, les mains jointes.*)

Et vous encore un coup, mon pere, éloignez-vous,
Laissez-moi mes liens. Leur poids ne m'est que doux,
Mais il accableroit votre foible vieillesse.
Je suis jeune, & je puis mieux que vous les porter

sans crime LISIMON *à son fils.*

Non, tu les porterois trop long-tems. Ta jeunesse.
Pour quelques jours au plus qui peuvent me rester.
Ne doit pas sur ces bords consumer les années
Que semblent te promettre encor les destinées.

(*Embrassant de nouveau les genoux du Comte.*)

Au nom de Dieu, Monsieur, cédez à mes desirs !
Que la nature ici, que l'équité vous touche !
La pure vérité vous parle par ma bouche,

Je ne vous trompe point, croyez en mes ſoupirs ;
Ne me refuſez pas !... La grace n'eſt pas grande,
Ce ne ſont que des fers, hélas ! que je demande.

LE COMTE, *les relevant & les embraſſant l'un & l'autre.*

Leve-toi, bon vieillard, & toi fils généreux ;
Levez-vous mes amis, embraſſez-moi tous deux.
Ah ! que vos cœurs ſont grands, ſont au-deſſus des nôtres !
Vous étiez à mes pieds, c'eſt à moi d'être aux vôtres ;
Mais pendant quelque inſtant, à nos yeux j'ai voulu
Vous laiſſer déployer toute votre vertu.
Elle honore le ſiecle, & votre délivrance
Doit de tant d'héroïſme être la récompenſe.
Auſſi j'en viens pour vous d'obtenir la faveur ;
Sûr qu'elle aura l'aveu d'un Roi dont la clémence
De la loi, quand il faut, tempere la rigueur.
Il priſe la vertu, quelque part qu'elle brille ;
Et demandant au ciel d'éclairer vos eſprits,
Il vous traite en enfans égarés, mais chéris,
Qu'il ſe plaît à toujours compter dans ſa famille.

LISIMON.

Ah ! pour l'aimer auſſi nos cœurs vraiment françois
S'accordent avec ceux de ſes autres ſujets.
Diviſés ſur des points, où nous errons peut-être,
Dans d'autres bien ſacrés nous ſommes réunis :
Servir notre patrie ; adorer notre maître
Sont des dogmes communs à tous les deux partis.

CECILE.

O jour ! jour fortuné ! quel changement proſpere !

AMELIE *ſe jettant au cou du Comte avec un tranſport de joie.*

Si je ne t'aimois pas, ce que tu viens de faire
Te donneroit mon cœur pour jamais.

D'OLBAN *prenant André par la main, & le préſentant à Cécile avec qui il l'unit.*

C'eſt ma main
Qui vous doit préſenter cet amant reſpectable :
Il eſt digne de vous, ſoyez unis enfin.
(*A André.*)
Et toi, reçois de moi cette femme adorable.
Quoiqu'on ne puiſſe trop admirer tes vertus,
Le prix que je t'en donne eſt peut-être au-deſſus.

CECILE *ſe penchant affectueuſement ſur le bras de d'Olban, qui de l'autre main empêche André de ſe jetter à ſes genoux.*

Ah ! Monſieur.

D'OLBAN *regardant tous d'eux d'un air ſatisfait & triomphant.*

Mon bonheur eſt plus grand que le vôtre,
Puiſque je vous ai pu voir heureux l'un & l'autre.

CÉCILE *à Lisimon.*

Mon pere, unissez donc aussi ces deux amans,
Et bénissez-nous tous.

LISIMON.

Approchez, mes enfans.

(*Au Comte.*)

André, Cécile, & vous par qui la Providence
A fini nos malheurs, vous dont je joins les mains

(*Il unit Amélie & le Comte.*)

Que dans votre union l'Arbitre des destins
Daigne faire à vos cœurs trouver leur récompense!
Puissent vos sentimens se reproduire un jour
Dans des fils adorés, dignes de votre amour,
Et qui, de vos vertus vous payant le salaire,
Vous fassent, comme moi, dans des momens si doux,
Remercier le ciel du bonheur d'être pere!

CECILE, *à d'Olban*

Notre félicité ne seroit pas entiere.
Si vous ne consentiez à rester avec nous.
Soyez de la famille, & devenez mon frere.

D'OLBAN.

J'en accepte le titre. Oui, malgré mon chagrin,
Vous me raccommodez avec le genre humain.
Cette terre n'est point un jour si sauvage;
Il s'y rencontre encor bien des honnêtes gens,
Plus que je ne croyois, & je vois que le sage
Doit en faveur des bons supporter les méchans.

FIN.

Tranq clerc a loches

On trouve à Avignon, chez les Freres Bonnet, Imprimeurs, Libraires, vis-à-vis le Puits des Bœufs, un assortiment de Pieces de Théâtre, imprimées dans le même goût.

